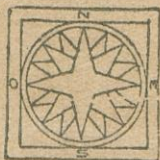


J.-F. LOUIS MERLET

AU BOUT DU MONDE

DRAMES ET MISÈRES DU BAGNE

43 dessins de GEORGES JAUNEAU



BIBLIOTHEQUE ALEXANDRE FRANCONIE



20026776

ANDRÉ DELPEUCH, ÉDITEUR
51, Rue de Babylone, Paris

—
1928

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

F42

Zold

AU BOUT DU MONDE

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

En dérive. Ronse, éditeur (*épuisé*)

Au Seuil des Temples. Tassel, éditeur (*épuisé*)

(*Préface de Pierre Louys*)

Le visage de Machiavel. Fayard, éditeur

La tragique aventure. Éditions Floréal

Vingt Forçats. Baudinière, éditeur

13904, roman d'un forçat. Baudinière, éditeur

Pourriture dorée, poème. Le monde moderne, éditeur

La chanson des Mendiants, poème. Édition libre

(*Préface de Émile Verhaeren*)

L'idole fragile. poésie. Édition de Propos

(*Préface de Albert Samain*)

A paraître :

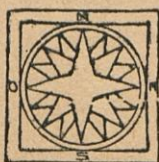
Crédule.	roman
Le Double Mensonge.	id.
L'aventure au Soleil.	id.
La Main au collet.	id.
Le Miracle d'El Dorado.	id.

J.-F. LOUIS MERLET

AU BOUT DU MONDE

DRAMES ET MISÈRES DU BAGNE

43 dessins de GEORGES JAUNEAU



ANDRÉ DELPEUCH, ÉDITEUR
51, Rue de Babylone, Paris

—
1928

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART :
5 EXEMPLAIRES SUR
HOLLANDE NUMÉROTÉS DE
1 A 5 ET 30 EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN DU MARAIS
NUMÉROTÉS DE 6 A 35 AVEC
UNE LITHOGRAPHIE INÉ-
DITE DE GEORGES JAUNEAU

Copyright by A. DELPEUCH 1928

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation théâtrale ou cinématographique réservés.

*A la mémoire
de notre ami, le grand artiste*

GEORGES JAUNEAU

*qui, sur la terre ardente du
bagne, illustra ce livre
et qui est mort
à Paris alors qu'il venait
revoir avec nous
le travail fait en collaboration.*

J.-F. LOUIS MERLET

ANDRÉ DELPEUCH

AU BOUT DU MONDE

L'ÂME DU PRISONNIER

J'ai visité, autorisé ou non, les maisons du silence et de la peur.

Connait-on vraiment l'âme du prisonnier. Sait-on ce que pense un homme enfermé? N'y a-t-il pas dédoublement de sa personnalité, éveil d'une conscience nouvelle, sur un plan différent? Les murs d'une maison de force ne créent-ils pas une limite inconnue à la pensée d'un homme, quel qu'il soit, et la vie ne se transforme-t-elle pas profondément, en bien ou en mal (le plus souvent en mal) parce que le pardon des hommes est aussi rare que la fleur des sables!

J'ai enquêté dans les prisons de France, quelques-unes des plus célèbres et des plus sombres. J'ai mis une vingtaine d'années à compléter mes notes. J'ai obtenu, parfois, des permissions « officieuses ». J'ai souvent essuyé des refus. J'ai fait appel aux ressources de l'imagination et me suis mêlé aux corvées, comme livreur de boucher, de manutentionnaire ou plus simplement comme parent du détenu. Tout est « possible » à l'homme qui « veut ».

Le grand et malheureux Oscar Wilde, a jeté quelque lumière sur l'âme des prisonniers?

Relisons cette déclaration qu'il fit à André Gide au sortir de ses deux années de « hard labour » :

« C'est une chose admirable que la pitié et je ne la connaissais pas. Est-ce que vous avez bien compris combien la pitié est une chose admirable? Je remercie Dieu chaque soir, oui, à genoux, je remercie Dieu de me l'avoir fait connaître. Car je suis entré dans la prison avec un cœur de pierre et ne songeant qu'à mon plaisir, mais maintenant, mon cœur s'est complètement brisé. La pitié est entrée dans mon cœur et j'ai compris, maintenant, que la pitié est la plus grande, la plus belle chose qu'il y ait au monde. Et voilà pourquoi je ne peux en vouloir à ceux qui m'ont fait souffrir, ni à ceux qui m'ont condamné, ni à personne, parce que, sans eux, je n'aurais pas connu tout cela. Un soir, j'entendis, pendant la promenade, un prisonnier, prononcer mon nom. C'était le prisonnier qui marchait derrière moi : « Oscar Wilde, je vous plains parce que vous devez souffrir plus que nous. » Alors, j'ai fait un énorme effort pour ne pas être remarqué et j'ai dit sans me retourner (j'ai cru que j'allais m'évanouir) : « Non, mon ami, nous souffrons également tous. » Et ce jour là, je n'ai plus eu du tout envie de me tuer. »

Ces paroles viennent d'une âme retrouvée, d'un

cœur d'élite. C'est une pure confession. Mais c'est un seul aspect de l'âme du prisonnier.

Combien, vaincus, haineux, châtiés trop rudement, ne connaîtront plus la route où, sur le bord fangeux du précipice, ils ne cueilleront jamais la fleur bleue, la petite fleur bleue de la divine pitié.

Ils ont trop souffert, sans doute.

Et c'est vers les plus révoltés qu'il faut aller, leur parler, afin qu'ils ne soient perdus irrémédiablement. Les autres, ceux qui ont connu la rosée brûlante des larmes, ceux qui ont baissé le front et haï leur crime, peuvent marcher vers un nouveau destin.

Rappelons-nous encore cette parole de Wilde, parole de prisonnier, exclusivement : « Il ne faut pas en vouloir à quelqu'un qui a été frappé »

Je laisse aux petits maîtres le soin d'épiloguer. C'est sans concessions dégradantes que je parlerai, que je dirai ce que je sais, les tares incurables, les injustices, les remèdes et l'espérance, indéracinable du cœur des hommes, dont le poète a dit, cependant :

« Je ne sais pas si les lois ont raison ou si les lois ont tort. Tout ce que nous savons, les captifs de la geôle, c'est que le mur est solide...

« Mais ceci, je le sais, que toute loi que les hommes ont faite pour l'homme, depuis qu'un homme, le premier, prit la vie de son frère et

que le monde de l'affliction commença, toute loi disperse le bon grain et garde la balle, avec le pire des vans. »

Il faut résolument chercher, par tous les moyens à sauver ce qui peut être encore du bon grain.

REGARD EN ARRIÈRE

J'ignore les douceurs du régime politique à la prison de la Santé, mais les tolérances ne datent pas d'hier. Quelques souvenirs éclaireront d'une note aimable, cette étude sur les geôles et leurs hôtes, et il n'est pas inutile de les fixer ici, avant que de pénétrer dans le royaume du silence farouche et de l'oubli.

De tout temps il y eut des privilèges, même derrière les murs aux fenêtres armées de robustes barreaux.

Nous avons détruit la Bastille.

C'est un symbole. Pour la bonne raison que le régime de faveur dans la prison du roi n'était pas tout à fait exceptionnel.

Mirabeau, arrêté, l'exempt lui déclare fort courtoisement :

« Monsieur, mes ordres ne portent pas de vous presser. Ce sera pour demain, si vous n'avez pas le temps aujourd'hui. »

Sous la Troisième République on va un peu plus vite...

Marmontel, enfermé à la prison d'Etat, écrit :

« On me fit monter dans une vaste chambre où il y avait pour meubles, deux lits, deux tables, un bas d'armoire et trois chaises de paille. Il faisait froid. Le geôlier fit un bon feu et l'on apporta du bois en abondance. On me donna des plumes, de l'encre, du papier, à condition de rendre compte de l'emploi et du nombre de feuilles que l'on m'avait remises. »

Dumouriez, à la fin du règne de Louis XV, puérilement appelé le « Bien Aimé », habitait la Bastille avec ses deux domestiques dans la chambre dite « de la Chapelle ».

Quant aux femmes, elles avaient les égards dus à leur sexe et l'on comprenait qu'il fallut apaiser des tempéraments excessifs, comme celui de Lampito. Ainsi la dame de La Fontaine — rien du fabuliste — obtint que son mari vint résider près d'elle.

A-t-on assez parlé, les larmes aux yeux, de Latude, dont l'évasion incita les chansonniers du temps à composer des complaintes?

La vérité est tout autre : Latude eut du linge fin et des robes de chambre doublées en peau de lapin.

Un simple prisonnier, Hugonnet, ose écrire :
« Monsieur le Major, les chemises que l'on m'a

apportées, hier, ne sont point celles que j'ai demandées. Je les veux fines, avec des manches brodées. Celles-ci sont bonnes pour des portefeuilles et je n'en veux pas. »

Imaginez la tête des « gaffes » recevant, de nos jours, pareille réclamation!

Un écrivain de libelles, arrêté et enfermé, nous révèle son menu : « Potage, grosse tranche de bœuf, cuisse de chapon, plat d'artichauts, épinards, et une belle poire de Crésane, raisin frais, vieux Bourgogne et moka. » C'était le menu ordinaire de Marmontel, La Bourdonnais, et Moirelet qui écrivit un « Traité de la Liberté de la Presse ».

Les prisons d'Etat ne bannissaient pas l'amour. Ne vous récriez pas. C'est de l'Histoire (avec un grand H). M. de Maisonrouge et Mlle de Launay chantèrent la romance éternelle, ayant pour complices MM. Bois d'Avis, de Pompadour, Ménil et quelques gardiens au cœur sensible.

Pour la bourse, on y pourvoyait.

Enfin, faut-il rappeler que le comte de Morlot ne voulait pas quitter la prison, maison de retraite silencieuse douce à son cœur désolé.

Prisons d'hier!... Prisons d'aujourd'hui!... Contrastes ou similitudes... Qui le dira?

Les prisons gardent leurs secrets et ceux-ci ne sont révélés que très longtemps après le passage des intéressés entre leurs murs solides.

DES CONDAMNÉS PRIMAIRES AUX ÉPAVES

La personnalité d'un homme entré en prison s'efface. Il devient un numéro. Les camarades, parfois, savent qui il désigne, mais ils oublient l'homme et le nom. La peine une fois subie, la vie disperse les « enfermés » et les rejette vers d'obscurs destins.

Un condamné primaire, c'est-à-dire qui n'a jamais commis de délit avant la faute qui l'a jeté à la maison d'infâmie, se trouve mêlé à la tourbe des bas-fonds, de l'escarpe vil, de l'apache crâneur et en rébellion contre la société, sûr de retrouver la « marmite » en sortant de « taule », à l'escroc, au bourgeois dégradé, au voleur adroit, instruit jadis et qui s'est servi de sa première éducation pour mal faire.

L'homme puni est jeté à cet enfer — comme une proie; — un Moloch d'un autre genre va le happer, le broyer, l'anéantir, s'il ne résiste pas à l'ambiance.

Cet homme, ce « nouveau », va payer sa dette. Il a été condamné à plus d'un an et un jour de prison. C'est la Centrale, la maison de force, l'isolement et le silence qui font plus terrible la solitude « intérieure ». Il n'aura pas le droit de vivre avec d'autres pensées que celles qui lui rappel-

lent ses malheurs. Il vit avec des idées fixes et cherche des excuses, s'autosuggestionne, se croit innocent, victime (même s'il est coupable, et c'est la généralité des cas).

Les camarades ne lui laisseront pas, si toute clarté n'est pas éteinte en lui, le temps de se ressaisir, de remonter le courant. Aucun égard, aucune douceur, aucun regard pitoyable. Pour le condamné qui purge un crime, de l'assassin au voleur hésitant et peut-être contrit, il n'y a pas de degrés, de différence. L'homme frappé est, au milieu de gens sans scrupules, leur égal. Il sait que les yeux qui le fixent le reconnaîtront partout, car le pire gardien est le souvenir, et c'est le hasard qui le placera sur sa route.



Le récidiviste subit, passif, les règlements. Il a déjà l'habitude. Il sait comment on peut se « débrouiller », amadouer un « gaffe », être servile et un peu plus bas dans l'échelle de la honte. Il sera bon pensionnaire. On en fera un prévôt. Quel rôle ! Il épiera, surveillera ses compagnons, pour faciliter la tâche souvent ingrate — je le reconnais — des gardiens ordinaires. En marge, les épaves, ceux qui ont tout fait, ont franchi toutes les étapes : voleurs, faussaires, souteneurs, monte-en-l'air, mendiants professionnels, rece-



leurs, indicateurs de coups profitables à une bande, pris, relâchés, saisis de nouveau par la Justice. Ils traînent de prison en prison, sans

que la relégation les enlève à la vie des cités où ils ont toujours opéré, certains de revenir un jour ou l'autre au silence et au travail forcé de la « taule ».

Pour ceux-là, les mailles du filet sont trop larges. Ils s'échappent lors de grosses répressions. Ils vieillissent, deviennent d'abominables déchets.

J'ai vu, là, des vieillards paralytiques, aveugles, muets et immobiles, parqués dans un coin de l'atelier, sous le « droguet » usé, élimé, vieille défroque qu'ils gardent comme un témoignage de leur persévérance dans l'abjection, jusqu'à ce qu'un matin, au dortoir, à l'appel des porte-clefs, ils ne se réveillent plus.

Que fait-on de ces épaves? Ne peut-on pas les placer autre part, dans une maison spéciale, leur dernière prison, tous ensemble et recueillis un peu partout? Cela serait plus logique.

Autres épaves : les demi-fous, les dégénérés, les alcooliques, les fanfarons, qui ont tour à tour connu l'assistance publique, souvent, malgré elle, marâtre au sein tari; la maison de correction ou la colonie pénitentiaire; les « bat-d' Af » et compagnies de discipline où l'on traite si bien les hommes! Plus des quatre-cinquièmes, lorsqu'ils sortent de ces années de « dur » sont en lutte ouverte avec tout le monde, et marqués de façon indélébile.

Dans un atelier de maison centrale, j'ai vu un

homme de vingt-cinq ans environ qui portait, sur la largeur du front, d'une tempe à l'autre, ces mots : *Tout me fait rire*. Un autre, sur la nuque, avait cette indication tragique : *A raccourcir*. Je ne parle pas des étoiles, fleurs et cœurs percés de flèches qui agrémentent les joues et les mentons. C'est une gageure.

Que feront-ils dans la vie, ceux-là?

Rien. Ils sont prêts à tout.

La prison est, pour eux, un refuge d'une discrétion absolue.

Libérés, ils n'auront pas le choix. Les quais des ports où l'on demande des bras sans état civil, les bas-fonds des villes où l'on se cache



bien, où, quelquefois, la pitié et l'amour (et quel amour!) s'unissent dans le crime.

Un coup malheureux.

Le Bagnol

Là-bas, sous le soleil torride et constant de la Guyane, ils feront compléter, perfectionner leurs tatouages.

LES EFFRAYÉS. LES SOUMIS. LES VAGABONDS

La société tout entière, aggravée, caricaturée à peine, se retrouve dans les prisons. Les types qui composent la clientèle ordinaire auraient pu, avec un peu d'argent, d'heureuses complicités, plus de ruse, réussir une belle fin, rentrer dans le bon chemin, une fois le « coup » fait et — qui sait? — comme notre bon La Fontaine, « avoir une bonne mort ».

La perversion initiale n'est pas indispensable à la formation du criminel. L'individu sans volonté, sans force devant l'instinct, se corrompt, se gâte, évolue en un sens dangereux pour l'humanité.

Les yeux des prisonniers révèlent presque toujours une sorte de frayeur contenue, intérieure, qui ne les quitte guère. Les crâneurs, ceux qui feignent de sourire ou de mépriser la galère sont l'exception. A les observer de près, j'ai constaté

cette persistance des regards baissés et craintifs que l'on retrouve longtemps après chez les libérés.

Ces « effrayés » sont légion. Ils deviennent vite des ahuris, des automates, ou bien, du jour au lendemain, soumis, atrocement malheureux dans un milieu qu'ils ne soupçonnaient pas, ils sont prêts à obéir aveuglément pour obtenir une libération conditionnelle et racheter leur faute.

L'âme de ceux-là est sauve.

Les vagabonds se pressent dans les mêmes prisons. Ce sont de vieux territoriaux de l'armée des irréguliers. Ils connaissent les signes usités dans les pays de l'Est, en Provence ou à travers l'Ile-de-France : signes de demandes de cambrioleurs qui préviennent les « copains » pour un prochain vol, à la sortie; la faucille au manche en croix du recéleur qu'ils peuvent dessiner à terre, du bout de leurs sabots, sans que le « gaffe » se doute que des hommes, sous sa garde, ont déjà lié partie. Ils sont renseignés, les vagabonds inguérissables qui rentrent à la prison aux dernières feuilles d'automne, après avoir servi quelles odieuses besognes!

On a pu parler à mots couverts des passions des prisonniers. Pourquoi cacher ces tares et non pas essayer de les guérir? Le pourcentage des sodomistes à l'abri des murs de maisons centrales est assez élevé. On veille! Mais la mali-

gnité du vice dépasse les plus rigoureuses investigations.

Amour. Oui. Lâchons le mot « amour », avec sacrifice, jalousie et aussi vanité. J'ai sous les yeux une lettre qui me fut jadis remise à Nice, par un fonctionnaire. Cette missive « spéciale » avait été saisie sur un détenu. La voici. Je recopie textuellement :

« Mon vieux Parapesi,

« Je réponds à ton bifton de char. Mais pour aujourd'hui, je ne pense rien t'envoyer. Je vais sortir de l'infirmerie ce soir, car le médecin m'a « jeté avec perte » en me disant que je n'étais pas malade. J'ai pu avoir du tabac. Il est pour toi. Si les porte-clefs étaient plus complaisants, tu aurais eu tous les jours du café de rabiote. Mais ils ne veulent plus rien savoir. Tant qu'au « môme au museau de cochon », je n'y pense pas, surtout dans l'état où je suis. T'as pas besoin « d'aller au cri ». Tout ça c'est des histoires et des « vannes » de « fauchés ». Compte sur moi. Je suis ton ami. — CABET-LA-MÔME. »

Je n'ai pas besoin d'insister sur la qualité d'une telle affection. Cette lettre naïve et perverse révèle une féminité soumise et prête à tous les abandons.

LE TRAVAIL DANS LES PRISONS

Un jour, dans une maison de force du Centre, j'ai pu m'entretenir avec un détenu primaire. C'était un vague bonhomme à la tête pointue, aux oreilles décollées et que l'on sentait mortifié sous la casaque de droguet. Dans le civil, il devait être assez « faraud ».

Il avouait d'ailleurs le délit qui l'avait conduit là. Sur mes notes, je relève : « Que voulez-vous, j'ai été entraîné par une femme qui avait des besoins. J'ai échoué à l'examen du notariat. Je manquais d'assiduité pendant les cours. On m'a collé scribe chez un avoué. Quatre années, j'ai recopié ou rédigé des actes. A Clermont-Ferrand, ceux qui sont « au fer » (riches d'argent) la mènent joyeuse. J'ai eu la terrible chance de mériter la confiance du patron. Quand j'ai eu mon histoire amoureuse, il me manquait le principal pour une femme qui aimait le luxe. Alors, je l'ai alimentée (*sic*) en prélevant sur la caisse. J'ai été pris. A quoi bon nier ! On m'en a « balancé pour trois ans : abus de confiance et vol. Et ici, toutes les places « planquées » (tranquilles) sont occupées dans les bureaux. Alors, on m'a donné un nouveau métier : chaisier. Je fais le

rotin; quand je sortirai d'ici, vous pensez bien, les chaises, je m'assoierai dessus (l'homme riait de son jeu de mots). Et je chercherai autre chose. Mais quoi? Il me faudra des références. Où en prendre? Où en trouver? Sorti de la « taule », que dire à un patron? Comme recommandation : « Je viens de purger trois ans à Riom. » Sans blague! Je devrai avoir un alibi, me fabriquer une identité convenable. Sinon, c'est la mouïse à perpète, et quant à m'embaucher chez un fabricant de chaises, c'est midi sonné! Je croirais voir toujours les porte-clefs, la cantine et l'entrepreneur de la « silencieuse ». Très peu pour moi. Avant la faute, l'avenir était possible. Après, quoique j'aie payé ma dette, c'est encore la marque d'infâmie. Alors, tant pis, je m'en « bosse » et je me débrouillerai comme je pourrai. »

Cette petite déclaration, rigoureusement authentique marque bien la lacune, le trou, l'erreur de l'administration pénitentiaire.

Que fera-t-on des hommes frappés... après?

J'ai vu, je le reconnais, des ateliers parfaitement organisés, aux fenêtres sans barreaux. N'était le costume on aurait pris les ouvriers pour des hommes ordinaires... mais muets. Ce régime du silence est terrible, accablant. C'est le plus dur de la peine subie.

J'ai vu un détenu qui risquait chaque fois la cellule, mais ne pouvait s'empêcher de protester



100/1000000

à sa façon. Et, dans le silence impressionnant d'un atelier de papeterie, se mettait à chanter à tue-tête une romance, à la stupéfaction générale de tous et du « gaffe » en particulier. Celui-ci écoutait les deux ou trois refrains et emmenait le délinquant au « tombeau ». Il y restait de trois à huit jours et reprenait ensuite sa place dans l'atelier. On n'a jamais pu le guérir de sa manie.

C'est grâce au travail dans la prison, que le détenu ne meurt pas de faim. L'ordinaire, en effet manque de saveur. Si l'homme puni a de la famille ou des amis pitoyables une somme déposée au greffe lui permet d'améliorer sa pitance. S'il travaille, en plus, il peut sur son très maigre salaire prélever quelques sous qui paieront la portion de vague rata et le quart de vin qu'il faut boire, debout, en hâte, avant d'aller faire la promenade, pendant une demi-heure, autour du préau.

Le silence obligatoire est une des formes les plus agressives de la discipline. Cette mesure s'explique par le danger que feraient courir aux condamnés primaires les vieux chevaux de retour pour qui la prison n'a plus de secrets.

Les prisonniers sont-ils ainsi tout à fait isolés? Je ne le crois pas. J'ai vu des imprimeurs qui parlaient, bouches mi-closes, dans le bruit des machines, rythmant leurs paroles au halètement des moteurs. J'ai connu le chiffre des communi-

cations par coups, de lit à lit, de mur à mur, de cellule à cellule. J'ai surpris le jeu des paupières méthodiquement fermées, puis ouvertes sur l'œil éloquent et les signes par mains, doigts levés aux mécanismes à la fois simples pour les initiés, compliqués pour les ignorants, langage des sourds-muets, spécial, qui exprime très bien ce qu'ils veulent dire.

Les ateliers occupent les hommes à des travaux auxquels rien ne les destinait. On n'a pas le choix. Mais tous les corps de métiers ou à peu près tous, sont représentés.

Les « enfermés » marchent au rendement, pour des confectionneurs adroits, protégés, payant des salaires en général très bas et qui font fortune — c'est exact — avec la main-d'œuvre pénale.

Quant au pécule... On se doute de ce qu'il en reste! La parole est à ceux qui font les comptes de sortie. L'homme rejeté à la rue est à de rares exceptions près un révolté, et pour employer le mot de la prison, un « perdu ».

LES ENFANTS DE MALHEUR

Si vous lisez Panaït Istrati, cette façon de génie, et particulièrement *Le Refrain de la fosse*, si vous avez aimé *Ma vie d'enfant*, de Gorki, si

vous avez été sensible aux misères de *Jack*, d'Alphonse Daudet, vous serez prêt à mieux comprendre la douleur et les fautes que peut commettre un enfant.

L'âme du prisonnier se forme dans le malheur, l'abandon et la tragique odyssée d'un enfant perdu.

Raisonnons un peu...

Au-dessous de quinze ans, un être quel qu'il soit, agit-il avec discernement?

Je ne le crois pas absolument.

Cependant il faut doser l'indulgence, être net et rigide devant des actes sans excuse...



Un enfant connaît le bien et le mal. Il sait ce que valent l'un et l'autre. Absoudre toujours est une erreur. Il faut être subtil, sensible, bon, sans faiblesse, parce que l'enfant est irréfléchi. Il commet une mauvaise action d'instinct, sans juger les conséquences de son geste.

Il y pense après. Voilà la vérité. Elle est assez éloquente pour nous montrer le chemin à suivre et ne pas immoler les jeunesses perdues par la faute même de ceux qui les ont mis au monde, et jetées comme la semence d'ivraie qu'illustra Félicien Rops.

A des enfants coupables, on ne doit pas donner les mêmes juges qu'à des hommes.

A mon sens, les femmes devraient, en grand nombre, figurer parmi les magistrats appelés à rendre une sentence contre les petits.

Punir? Oui. Mais comment?

La maison de correction? Triste geôle, bouillon de culture de deux microbes, dépravation et criminalité.

« C'est une maison de corruption, qu'il faut dire », écrivait Emile Faguet qui n'est point suspect.

Les parents sont plus coupables que les gosses.

Voilà une vérité en marche depuis quelques années et qui modifiera certainement la jurisprudence.

L'Angleterre et les Etats-Unis l'ont compris et ont modifié toute l'organisation judiciaire quand il s'est agi de séparer le bon grain du mauvais, c'est-à-dire de sélectionner les enfants conduits à la prison par un impitoyable policeman.

L'Allemagne a suivi l'exemple.

La criminalité infantile y a baissé de cinquante pour cent au cours de ces vingt-cinq dernières années.

Un autre juge est passé... Le médecin!

Nous avons vu les résultats de pareille tactique.

En un mot, il faut redresser l'enfance déformée par les mauvais exemples, et l'empêcher d'aller grossir la redoutable armée des apaches que rien ne pourra sauver.

Graine de bagne, a-t-on dit, dans un raisonnement sans réplique bon pour Joseph Prud'homme.

Graine de bagne? Pas toujours!

Jean-Jacques Rousseau fut un enfant abandonné, un adolescent pervers. Il ne se tourna passionnément vers la vertu que dans son âge mûr.

Quel paradoxe, pourront dire les critiques, donneurs de conseils...

Hélas! que de responsabilités vis-à-vis d'un enfant qui a commis une faute et ne sait pas expliquer pourquoi il a mal agi!

Mais un malandrin de dix-huit ans sait ce qu'il fait. On peut donc sévir.

C'est avant qu'il fallait songer à un redressement moral. C'est avant qu'il fallait prévoir.

Tout est là.

L'enfant perdu est sensible, tendre, même dans ses erreurs. On doit en faire un enfant « retrouvé ».

J'ai rencontré dans les prisons, des enfants de l'Assistance, des abandonnés, des orphelins, tous ceux qu'un regard ou un baiser de mère eut transformés et protégés.

On leur a donné des juges!

Et des prisons!!

Et de la tendresse??...

Jamais!

PRISONS DE FEMMES

La vieille maison de Saint-Lazare est lépreuse et, sale, malgré tous les soins qu'on peut apporter à cette ruine sans hygiène, où sont entassées les voleuses, les criminelles et les prostituées.

La rue a vomi les unes et les autres qui, la peine finie, y reviendront souvent plus gangrenées qu'à leur entrée en geôle.

Toute la clique des femmes grossières, impudiques, mauvaises têtes, révoltées, est là.

Les sœurs-surveillantes sont assez indulgentes et font preuve de patience.

J'ai posé une série de questions et obtenu les réponses suivantes d'une détenue. Je les reproduis dans leur sécheresse plus éloquente que les discours et commentaires faits sur ces sujets.

Le début était de bonne augure :

— Ce qu'on peut être « vache » dans la « taule ».

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne se résigne pas. On n'admet ni la discipline ni le silence. Les sœurs en prennent pour leur grade. J'avoue qu'elles encaissent avec tranquillité. Alors, on parle. On leur explique : « Je peux causer. Je peux vous répondre. Jusqu'à « m...! » Vous ne pouvez pas me signaler ! Et alors ! vous comprenez, ça peut durer une heure !

— Les filles-mères ?

— Elles sont ensemble et s'entendent assez bien. Il y a aussi les femmes mariées et les nourrices. Le régime est meilleur pour celles-ci que dans les ateliers. Elles ne travaillent pas. Mais si elles ne reçoivent rien du dehors, c'est encore dur, surtout pour les « momignards » qui ont besoin de douceurs. Alors la mère se sacrifie. Elle donne son « vif » (sa ration) au petit. Elle reçoit pour lui, jusqu'à deux ans, quatre ou cinq pommes de terre, un litre de lait (si l'enfant n'est pas

nourri au sein), et une canette de bière. En plus, une ration de viande pour la mère. Après une année, l'enfant touche un jour un œuf, l'autre un poisson, le troisième un peu de viande hachée. Les gosses jouent, crient, jacassent... « Ça distrait! »...

— Les prostituées?

— Tout est mélangé. Les « en carte » et les « quatre jours » (délinquantes qui ont échappé à la visite). Elles sont à part, on ne les voit jamais. Pourtant ce sont les plus « rigolottes ».

— L'atelier?

— On y va de sept à dix-huit heures, avec deux heures et demie « de cour » par jour. Au réfectoire à huit heures, soupe. A une heure de l'après-midi, déjeuner.

— Le régime?

— Soupe de légumes, haricots. Dimanches et fêtes, viande bouillie. Chaque jour la boule de pain.

— C'est maigre.

— Oui. Et c'est le régime de la condamnée qui ne peut compter sur personne, sans aucun envoi de sa famille.

— Et les autres?

— L'argent qu'elles reçoivent est déposé au greffe. Mais quand la réserve est épuisée, elles ne touchent plus rien à la cantine.

Quel régime pendant le travail?

— C'est le silence absolu. On ne peut d'ailleurs parler que dans la cour, à voix basse, en trichant.

— Quel est le genre de travail?

— Couture, lingerie ordinaire, ourlets à jours. Pas de broderie. Le travail fin est réservé aux « centrales ».

— Le salaire?

— Tout petit. Ainsi moi, je faisais des draps simples, trois ou quatre par jour et je gagnais en un mois de trente à quarante francs. Mais d'autres plus adroites, plus habiles, peuvent gagner davantage.

L'entretien avait été brusquement interrompu. J'en savais assez.

.....

Les femmes, quel que soit leur degré d'avilissement ont, plus que les hommes, des réserves d'émotivité et une sorte de bonté animale qui les rachètent de bien des fautes.

C'est en faisant appel à ces sentiments que l'on espère un relèvement.

L'âme de la prisonnière est plus sensible que celle du détenu, plus accessible au remords, à la pitié, au regret. Elle est maléable comme sa chair. On peut la faire vibrer, y jeter une lumière que l'on croyait à jamais éteinte.

Quel grand rôle à jouer pour les hommes justes

appelés à se courber sur tant de misère et de honte!

QUAND LA CONDAMNATION EST PRONONCÉE

L'homme coupable sait parfaitement pourquoi la justice a posé lourdement la main sur son épaule. Il sait aussi fort bien que la lutte est inégale entre le crime et la société et qu'il faut payer. Tous les prisonniers cependant, protestent, se disent victimes de vengeances, de rancunes, de fatalités étranges.

C'est le signe d'une déformation mentale contre laquelle il n'y a pas de remède. Car l'expérience m'a prouvé que les hommes sous les verrous ne croient pas qu'on puisse écouter leurs doléances, et dans leur for intérieur ont eux-même jugé, depuis longtemps, le mauvais coup qu'ils ont fait. L'attitude qu'ils prennent (et qui se traduit quelquefois par des révoltes, des injures envers les gardiens et les chefs, un mutisme insolent, des mutilations volontaires) est la conséquence d'une auto-suggestion permanente... Elle les conduit à cet état d'esprit lamentable qui, d'un homme coupable mais normal, fait un malade, un détraqué, un monomane. Tous les directeurs de prison ont pu étudier à leur aise des cas innombrables se ramenant à quatre ou cinq types

de détenus voleurs ou criminels. Ils oublient systématiquement leurs forfaits et obéissent à des reflexes nouveaux : l'obsédé, le vindicatif, le palabreur, le rebelle, le désespéré, figurent partout.

C'est alors que doit jouer dans la geôle une justice excessivement prudente, réfléchie, humaine, mais sévère, autant dans l'intérêt du coupable que de la tenue de la maison de force.

Le magistrat a condamné.

Le directeur de la prison n'a pas à savoir ce qui s'est passé. Il est en présence de la chose jugée. Il ne lui reste qu'à veiller à l'application de la loi.

**

Dans le *Jardin des supplices*, Octave Mirbeau nous a donné un frisson d'horreur. C'est en Chine qu'il a situé les spectacles effrayants. On sait que les exécutions des « célestes » atteignaient à l'horreur sadique sous l'ancien régime.

En Europe et chez nous, les châtiments sont variés. Ils ne sont pas plus doux sous une forme différente : les travaux forcés, le fouet, le chat à sept queues des Anglais, le régime du silence, la cellule, la salle de discipline, le « bal » (qui abrutit un prisonnier en quelques heures), la hache, la guillotine et la pendaison.

L'ancien et le nouveau-monde n'ont rien à envier au monde extrême-oriental.

Alphonse Karr disait avec esprit : « Que messieurs les assassins commencent ! » en parlant de la peine de mort.

Il est permis d'interpréter dans un sens de générosité qui tend vers le pardon, la parole de l'évangile et l'ordre du Fils de l'homme : « Tu ne tueras point. »

Je suis résolument — en bonne compagnie d'ailleurs — contre la peine de mort.

Il faudrait aussi que l'œuvre de la justice se poursuivit en cours de peine. Le coupable expie, c'est normal. Mais s'il y a doute, si après la condamnation, le malheureux peut se défendre, si des faits nouveaux se produisent, ne doit-on pas immédiatement intervenir ? On répondra que cela se fait ! Mais comment ? Dans quelles conditions et avec quelle lenteur ? Rien n'est plus long que la révision d'un procès.

Lorsqu'il s'agit de crimes sensationnels, haute trahison, etc., et que certains arguments plaident pour celui qui expie dans une forteresse ou sous le soleil des tropiques, dans cette Guyane portant la lèpre du bagne, pourquoi ne pas faire comparaître de nouveau, et tout de suite, le principal intéressé : le prisonnier. Il serait mis en présence des juges qui pourraient l'écouter et décideraient

de son sort, en tenant compte des arguments et surtout des faits nouveaux ou des témoignages contradictoires, survenus depuis la condamnation. Les condamnés militaires, en particulier, devraient être appelés à se défendre eux-mêmes devant cette cour suprême.

M. Valières, député de la Haute-Vienne, a déposé, cédant à des suggestions réelles d'humanité, sans que puisse être amoindrie la justice, un projet de loi, tendant à la révision des condamnations en Conseil de guerre.

Il faut approuver ce geste.

Une précision : les soldats punis avant le 26 août 1915 furent privés, au cours de l'instruction de l'assistance d'un avocat.

Ne pense-t-on pas que ceux qui n'ont pas été condamnés à l'unanimité du Conseil de guerre, à cette époque, expient rudement, en Guyane, des forfaits qu'ils n'ont peut-être pas commis, ou pour réserver la part des critiques, des crimes que l'on a exagérés, dans une atmosphère atroce, alors que la guerre jetait la souffrance, la haine et la mort dans tous les camps?...

La justice individuelle à laquelle tout homme en cours de peine a droit, s'il est sincère, s'il mérite la pitié et le pardon, doit aller plus vite et sortir des chemins battus.

POUR RECONQUÉRIR DES HOMMES

Dans *Le dernier jour d'un condamné*, Victor-Hugo a écrit : « Peut-être n'ont-ils jamais réfléchi, les malheureux, à cette lente succession de tortures que renferme la formule expéditive d'un arrêt de mort? Se sont-ils seulement jamais arrêtés à cette idée poignante que dans l'homme qu'ils retranchent, il y a une intelligence, une intelligence qui avait compté sur la vie, une âme qui ne s'est point disposée pour la mort? »

Au cours des précédentes pages, j'ai dit ce que je savais, ce que j'avais vu des prisonniers.

Je garde l'espoir que l'on peut sauver des âmes qui ont été mal dirigées, qui n'ont connu que les bas instincts, que la vie criminelle, que la déchéance acceptée avec une sorte de désespoir agressif et redoutable.

J'ai la faiblesse de croire que l'on arrivera à amender l'homme tombé dans la boue, et qu'un jour, la société meilleure, mieux éduquée, plus consciente de ses devoirs et de ses responsabilités, ramènera à elle les égarés et les « perdus ».

Que personne n'essaie de m'enlever cette foi. Je l'ai, enracinée en moi, parce que j'ai vécu parmi des pauvres, des irréguliers et des maudits

et que dans la compagnie policée des gens « arrivés » et des donneurs de leçons, j'ai eu, comme tant d'autres, la déception de retrouver sur des visages bien maquillés, les stigmates des malchanceux et des condamnés.

Ces mots peuvent être acceptés sans offense. Il suffit d'avoir un regard exercé, un peu de perspicacité psychologique, pour se convaincre de l'exactitude de cette observation.

Le problème de la responsabilité est des plus graves que l'on connaisse. Il a passionné les médecins, les juristes et les sociologues. En matière de crime et de justice, on ne saurait être trop circonspect.

Le docteur Jacques Bertillon appelé à donner son avis a dit :

« Il arrive très souvent qu'en faisant l'autopsie d'un criminel on trouve des lésions graves dans son cerveau. La dépression physique est une conséquence inéluctable du séjour au pays du crime. La responsabilité peut être souvent atténuée par un examen attentif, sérieux et non superficiel. Est-ce à une ossification prématurée de la suture sagittale que tel autre doit d'avoir été un abominable assassin? Redoutable question. C'est un des plus troublants problèmes de la psychologie que nous soulevons ici. C'est le problème de la responsabilité humaine! »

Comment ne pas douter? Comment demeurer

insensible à pareille étude. Avec le docteur Bertillon nous pouvons dire que depuis les hommes pensent et écrivent ils ont été toujours anxieux de cette question sans arriver à la résoudre.

Peut-on guérir de la criminalité par une opération chirurgicale? Opérer les criminels comme de simples malades qu'ils sont, peut-être remplacer l'échafaud par la trépanation, ne serait-ce pas là un beau rêve à réaliser pour la plus grande gloire de l'humanité?

Question que se posèrent des savants et des médecins illustres. Ces opérations touchent à la psycho-physiologie et l'on ne peut se défendre d'un certain malaise en abordant un problème aussi grave.

Duchesne de Boulogne et Charcot, en localisant dans l'encéphale les fonctions de notre organisme, ont montré que le siège de certaines lésions se trouvait dans un point précis du cerveau, toujours le même. Pourquoi la chirurgie, en appliquant son trépan au point précis, n'irait-elle pas enlever la partie malade et détruire l'obstacle qui s'oppose au bon fonctionnement de l'organisme?

Toute la question est là. Elle n'est pas encore résolue.

On peut considérer trois sortes de criminels :

- 1° Le criminel professionnel type;
- 2° Le criminel par accident;

3° Le criminel par maladie mentale.

Chez le premier la sensibilité physique est aussi nulle que la sensibilité morale.

Le second est victime de la lutte pour la vie, du plaisir énervant, de la mauvaise littérature, de la misère, de la gestation douloureuse des mères épuisées par le travail. Celui-là peut être amélioré car il est accessible au remords.

La troisième catégorie est formée par les épileptiques, les idiots, les alcooliques, les hérédosyphilitiques, ou syphilitiques eux-mêmes. Ceux-là vont de la maison de santé à la prison.

Les recherches du professeur Lombroso sont célèbres.

Il faut tenir compte de l'hérédité et de la maladie. On se rappelle l'apostrophe lancée aux magistrats pendant un procès, par M^e Janvier : « Qui de vous, messieurs, n'a pas eu la vérole ou ne l'aura pas un jour ? » Cette courte phrase contient une cruelle vérité.

On doit faire confiance au médecin. C'est lui qui aura le dernier mot.

Il faut attendre. La science nous aidera dans notre tâche de relèvement moral.

Pour cela il faut pousser plus loin et plus haut l'éducation de la masse.

« Instruisez cette tête, disait Hugo, et vous n'aurez pas à la couper ! »

Ramenons la thèse à un cadre plus familier,



(corps) amens

quittons les régions élevées où nous conduiraient les savants et les philosophes.

Restons en prison, avec les hommes déchus.

On peut les sauver.

La peur du gendarme, a-t-on dit, est le commencement de la sagesse. Ce n'est pas toujours vrai. La haine de la loi qui, parfois, est mal appliquée, est le début de la révolte et le déchaînement des passions instinctives.

Veillons sur notre sécurité.

Mais une fois le délinquant enfermé, sachons mieux l'étudier et le guider.

Les prisons mêlent trop souvent les irresponsables, les tarés et ceux qui ont accompli froidement leurs forfaits. Une discrimination plus rigoureuse et impartiale s'impose dans le lamentable troupeau.

Il faut faire payer normalement, dans un esprit d'équité, le travail que fournit le prisonnier et dont un autre profite, spéculant sur des salaires de famine et de honte.

Sa peine finie, le prisonnier peut, doit revenir à la vie de tous, non pas comme un paria, marqué clairement par le séjour en geôle, mais comme un exilé qui revient le cœur apaisé, son intelligence dirigée vers des buts généreux, et protégé par le labeur quotidien qui le rachètera du passé.

L'âme du prisonnier n'est pas toujours obscure.

Une ombre a passé sur elle.

Si l'homme libéré le mérite, donnons-lui la foi et l'espérance en une nouvelle destinée.

Les malades, les demi-fous, doivent entrer dans des services spéciaux, qui lui conviendraient mieux que celui de la cellule et même la liberté.

Enfin, il y a la part des incorrigibles... ceux-là sont les déchets inévitables, mais que nous devons essayer d'améliorer.

Nul effort n'est vain.

Quand on veut qu'un champ produise à plein, il faut le retourner, le sarcler, l'ameublir, le préparer, et assurer un maximum de rendement par un maximum de soins et d'attention. A force de patience, les mauvaises herbes disparaissent.

Le champ humain est comme le champ où l'on jette le bon grain qui germera pour des moissons magnifiques.

SUR LA ROUTE DU BAGNE

On a tout dit sur le bagne français.

Je le connais et je sais que l'on ne peut rien attendre du forçat qui s'en va, cynique et content, vers le Maroni.

Cynique et content. Les mots sont exacts. Le familier des geôles métropolitaines ou le condamné pour grand crime n'ont rien à attendre de la société. Ils partent, un sourire dédaigneux aux lèvres, vers un autre pays, sous un autre ciel. Ceux qui sont accablés et paraissent défaillir, après avoir revêtu la dernière casaque, forment une minorité. En général le « troupeau » quitte avec joie la prison, les « gaffes », l'arsenal de la justice et rêve d'un pays qu'il ne connaît pas et sur lequel on a proféré quelques mensonges déconcertants : La Guyane ! La concession, la forêt, la liberté, une vie nouvelle. Des mots !

Plaignons ceux qui partent là-bas ! oui, plaignons-les. Ils ne savent pas !... S'ils savaient !!!

Un apache redoutable, condamné à perpétuité, que je rencontrais sur un chantier forestier de Kourou, en face des îles du Salut, me disait, dans son argot caractéristique en traînant sur les syllabes :

« Ah ! s'ils pouvaient nous voir les poteaux qui crânent du Sébasto à la Chapelle, ils en rabattraient et se tiendraient pénards ! »

L'homme avait été dompté par le régime sous ce climat. Il avait compris, mais trop tard !

Le bagne a toujours été, pour ceux qui l'ont connu, un épouvantement.

Alphonse Humbert, ancien président du Con-

seil municipal de Paris, ancien député, ancien forçat, condamné le 24 décembre 1871, écrivait :

« Cette cellule que je maudis depuis cinq jours, dont les parois m'ont meurtri les membres, elle m'a été un asile ! J'y ai pu échapper au contact des misérables dont je vais bientôt partager la vie. J'y ai pu les oublier, me réfugier loin d'eux, dans la solitude de mon rêve. »

Ce cri est déchirant. Ceux qui expient, là-bas, et qui n'ont pas perdu toute conscience, lancent cet appel tragique, sous une autre forme. Tout est préférable au contact du bagnard.

A Saint-Laurent du Maroni, à Saint-Jean, séjour des « travaux » ou des « pieds de biche » (relégués), les plus farouches s'avouent vaincus. Ils deviennent sans caractère, sans volonté, ne rêvent que de descendre « un cogne » et s'espionnent, se trahissent pour un bon de café, de nourriture ou quelque adoucissement au régime.

Le bagne français est illogique et inutile. On y perd une humanité déjà flétrie qui s'y décompose complètement, sans relèvement possible.

Pourtant, dans l'Etat de New-York, le bagne d'Elmira peut servir d'exemple d'organisation et de méthode. Les condamnés y sont bien traités, conservent leur valeur physique. « Par une autre voie : le bonheur, on les ramène à la vertu. »

Cette affirmation d'un légiste américain est

vraie, malgré sa brièveté et son optimisme appuyé.

Reste la promesse de concession.

En principe la loi a institué la concession pour permettre au transporté, ayant terminé sa peine, de se refaire une existence, dans la colonie. En réalité cette garantie est illusoire. La bonne conduite permet au forçait de jouir d'une terre, toujours provisoire, pour le condamné à perpétuité, et qui peut devenir définitive pour le condamné à temps. Hélas! dans l'un et l'autre cas c'est un leurre. Il n'y a rien à faire pour celui qui a payé sa dette. Il erre à travers Cayenne, Sinnamary, Mana ou Saint-Georges de l'Oyapoc, rarement employé, toujours en quête d'un coup à tenter. S'il réussit, il cherche à fuir. S'il est pris, il est assuré de revenir au pénitencier et d'avoir sa pitance — aussi précaire soit-elle! — assurée pour longtemps.

Telle est la vérité, lamentable et cruelle.

En route pour le bagne!

La parole du Dante, inscrite à la porte des Enfers, a une rare force d'accent au moment où le condamné franchit le seuil de la forêt vierge et des cases des bagnards.

Si les détenus en cellule, qui attendent impatiemment le départ, pouvaient méditer sur la ter-

rible adjuration de l'immortel florentin, ils goû-
teraient moins l'invitation au voyage!...

Lasciate ogni speranza voi che entrate!!!

(Vous qui entrez, laissez toute espérance!)



(17)

SAMBA, L'HOMME AU DOIGT COUPE

PREMIÈRE PARTIE

Le long de la crique, dans le Maroni, la petite troupe d'aventuriers et de relégués du bague guyanais, regagne lentement, parmi la torpeur étouffante de la forêt vierge, un placer récemment établi à la hâte, où ils ne trouveront pour pitance que du manioc trop vieux, des conserves, le tout arrosé de tafia et d'eau. Régime atroce pour ces chercheurs d'or courant après la chimère, vivant dans un mirage de liberté et de fortune.

Sous l'ombre bleue, les corps ruisselants de sueur, torses nus, maigres, sabrés de muscles durcis, brûlés par le soleil, les yeux enfoncés sous l'orbite, ces hommes anonymes, perdus et courageux s'interpellent :

« As-tu vu Samba ? »

— Non, pourquoi ?

— Parce que son chien est passé ce matin.

— Alors, Samba est en chasse.

— Faut garer ses os.

- On verra bien.
- C'est tout vu.
- Fallait crever le cabot.
- Penses-tu, pour que le négo nous sèche.
- Ou nous saigne!...
- Vaut mieux pas.
- On l'aura donc jamais?
- Tu peux courir!
- Ferme ça, face d'âne, j'te dis qu'on l'aura.
- A preuve que les flics ont cavale devant Samba!
- Vrail Et les gendarmes « grosses bottes » aussi.

— Plus que les autres! Ah! les bourriques!!

— T'en fais pas pour Samba, il trotte encore. »

Un vieux forçait résuma la situation : « L'homme au doigt coupé bat la forêt depuis un an. Tenez-vous pénards. Et évitons de nous trouver sur la route. Mieux vaut laisser aux abords du placer des provisions, du balata ou de l'essence de rose. Il ne repassera pas par le coin. Il comprendra qu'on ne veut pas le « donner ».

**

Le soleil tombe vite. Le soir est court. La nuit s'établit en quelques minutes et le crépuscule est inconnu dans la forêt. Le ciel se cuivre, devient ardent et rouge, puis le bleu limpide des nuits

tropicales envahit la nature et laisse tomber un rideau clouté d'étoiles sur la terre qui fume encore de l'ardeur du jour.

Les bêtes s'éveillent et crient après s'être tues pendant les longues heures de soleil. De l'aube au soir, serpents, singes rouges, perroquets, pacs, léopards et chats-tigres, inquiets et somnolents, ne bougent pas. A nuit close, la chasse commence. — La grande voix de la Jungle s'élève...

La forêt guyanaise sillonnée par les hommes sans visages, c'est-à-dire ceux que nul ne connaîtra plus jamais, offre aux voyageurs des pistes ou des sentiers à peine repérés. Les routes, ce sont les fleuves; les chemins, leurs minces affluents, les criques, sur lesquelles glissent les pirogues indiennes menées avec adresse par des pagayeurs galibis ou roucouyennes, par des nègres boschs au buste superbe, montés sur des jambes grêles et nerveuses.

Le silence... Les charognards font leur office. Les bêtes dépècent le cadavre et la grande forêt garde son mystère, la terre son secret sous le tapis admirable des orchidées étranges.

Des trois Guyanes, la Guyane Française est la plus riche, la plus fertile. Sa forêt inépuisable offre toutes les essences : les ébènes verts, le bois serpent, l'acajou, le lettre moucheté, l'amourette et le bois boco, les plus rares spécimens, les types les plus parfaits d'arbres énormes qui montent à

quarante mètres, tout droits, vieillissent et meurent de pourriture, rongés à la base.

Ils s'écrasent en ligne, comme des soldats, fauchés sous la rafale du vent d'équinoxe.

Plus que les fauves, la brusque mort des arbres est le danger de la forêt qui pousse son cri d'agonie, pendant que les hommes courent devant eux, jusqu'au fleuve, effrayés par la futaie qui tombe.

Et c'est partout un miracle de couleur.

Le Grand Bois où vit un monde étrange jette sur l'homme téméraire qui vient à lui, un peu de sa beauté fatale et admirable.

Dans un miroitement infini de toutes les nuances, du vert cru à l'outremer, en passant du cadmium au cobalt, la forêt comme une féerie enchante, séduit et déprime l'homme qui cherche sa route et se laisse aller à l'oubli sous la voûte immobile, dans la nuit verte qui l'hallucine, le courbe et l'engourdit, comme un philtre pernicieux et enivrant.

Le sol est nu. Les seules orchidées aux variétés innombrables, fleurs de pourriture et de soleil s'étalent à terre, grimpent aux fûts des arbres. Nées sur la lèpre des écorcés, parfois à peine visibles, comme une poussière azurée, le plus souvent énormes, ouvertes et sensuelles, invraisemblables, juteuses et velues comme des fruits, elles attirent dans leurs corolles des insectes dont elles

se nourrissent et le soir, rejettent leurs débris visqueux.

En quelques mois, des lianes montent et ensèrent les arbres comme des boas gigantesques, s'y nouent jusqu'au faite, vont d'un fût à l'autre, forment un rideau, et une nuit le rideau craque...

Le vent de mort a soufflé...

Et ceux qui ont affronté la nuit verte, ceux qui se sont courbés sur la terre pour éviter le vent d'équinoxe n'ont pas peur de la tempête, mais c'est le cri de la forêt qui les effraie.

Les lianes tremblent, le rideau de feuilles s'agite et se gonfle comme une voile : encore une poussée et les grands géants sont à terre.

Les hommes éperdus se cachent sous les pirogues renversées, et des heures et des heures ils attendent que le souffle de terreur soit apaisé.

Le silence encore et puis au soir tombant, quelques chants d'oiseaux : c'est la vie qui renaît avec l'espoir.

**

Les hommes arrivèrent au placer. C'était, au bord de la crique, un misérable abatis d'arbres coupés, faisant appel d'air dans l'épaisse forêt et, hissées sur pilotis, pour les isoler du sol où rampent les bêtes, trois cases primitives. Quelques planches mal jointes, un toit de feuilles de lataniers et d'aouaras, tels étaient les abris. Autour,

des carbets, plus rudimentaires encore, servaient d'asile aux pagayeurs et aux noirs. Des hamacs pendaient çà et là. Les mieux placés étaient pour-



vus de moustiquaires formés par de vieilles étoffes rapiécées.

La petite troupe s'arrêta au seuil du plus grand carbet; chacun jeta ses outils où sa charge à terre et celui qui était le chef, un anglais de Démérara, sec et cruel, mais brave, hêla les indiens qui gardaient le placer.

Deux galibis, hâves et décharnés, parurent. Ils faisaient des gestes désordonnés et paraissaient encore affolés par un événement imprévu.

Ces galibis sont de taille moyenne. Certains, plus grands sont admirablement musclés. Indiens, ils connaissent la forêt. Ils en ont à la fois l'amour et la crainte et suivent toutes les pistes. Ils sont fétichistes, esclaves de préjugés, de traditions, et leur religion rudimentaire et superstitieuse leur a fait diviniser le bruit, le vol des oiseaux, le passage des grands reptiles, des boas endormis dans la vase des fleuves et qu'ils ne troublent jamais dans leur sommeil.

Ceux qui attendaient les placériens avaient souffert d'une expédition particulièrement difficile : mal nourris, exténués, ils revenaient aux villes de Guyane, impatients et pleins de rancune pour le chef blanc.

« Eh bien ! qu'y a-t-il ? » fit ce dernier.

Les galibis, serrés l'un contre l'autre, hébétés, s'expliquaient en un créole mêlé de leur propre dialecte. Mais comme un refrain fatal, ces mots revenaient :

« *Samba li qua veni.* » (Samba est venu.)

Les hommes frissonnèrent, rageurs et impuisants. Le chef crispa sa main sur la crosse du lourd revolver qu'il portait à sa ceinture.

Les galibis se taisaient.

« Parlez donc, brutes ! »

Et, morceau par morceau, peu à peu, craintifs et comme respectueux du terrible noir qui terrorisait la contrée, ils expliquèrent que Samba était passé. D'un coup de poing il avait étendu à terre l'un des indiens et l'autre, n'élevant aucune protestation, le coureur des bois avait rafflé un petit sac de manioc, deux litres de tafia, un paquet de balata assez important. Il avait bouleversé la case pour découvrir les provisions, les conserves et l'or, mais n'ayant rien trouvé, il était reparti après avoir essayé de flamber le carbet.

Le chef, impassible, répliqua :

« Et vous n'avez pas résisté? A deux, vous n'avez pas pu empêcher l'homme d'aller plus loin.

— Non, chef, *li qu'a fusil* (il a un fusil). »

Les hommes qui baissaient la tête se regardèrent tour à tour, inquiets et sournois. Le chef lâcha un juron.

Les galibis disparurent et allèrent préparer le repas du soir.

Triste repas!

On alluma un brasier pour éloigner les bêtes fauves, les moustiques, les serpents, les vampires. Les hommes assis en rond, mangèrent lentement la viande conservée, échauffée, trop épicée, du bakaïau (morue desséchée et d'un goût



atroce), et de la cassave, galette de manioc un peu aigrie, parce que trop vieille.

Ils ne parlaient pas. Le tafia circula de main en main à la fin du repas, et chacun alluma sa pipe. C'était le seul moment, avant le sommeil, où ce qui restait de sérénité dans l'âme ardente des aventuriers pouvait leur faire illusion et apaiser leur fièvre.

La nuit profonde enveloppait les êtres et les choses de mystère.

Les hommes venus on ne sait d'où à la forêt vierge qui garde si bien les secrets, les aventuriers tentés par l'or dont le sol de Guyane est fourré, ont une sensibilité émoussée au point qu'ils ne tressaillent que devant l'orage, le fleuve débordé ou le feu.

Ils se battent avec les éléments.

La nature terrible les enveloppe de cette force mystérieuse qui peu à peu les asservit.

Ils luttent contre la nature elle-même, résistance pour résistance, tous les nerfs tendus, l'esprit obsédé par deux ou trois idées fixes : la fièvre à éviter, le bon chemin à suivre, l'or à découvrir.

Tout le reste n'existe pas.

Cependant à l'heure nocturne, quand la forêt commence à s'éveiller par les mille cris de ses bêtes, les hommes durs des grands voyages n'ont comme compagnons que le regret et la nostalgie,

et, à ce moment, bien court sans doute, leurs pensées rafraîchies se reportent à d'autres paysages et s'éclairent au souvenir des visages qui s'effacent dans le passé.

Et sur ces visions, l'aventurier s'endort.

**

Une grande poésie venait de la forêt troublée de bruits étouffés et divers : appels des fauves, frissons des feuilles, chants d'oiseaux, hurlements de singes rouges, miaulements de chats-tigres, glissement des reptiles, vol bruyant des perroquets.

Les flammes du feu éclairaient les figures des chercheurs d'or, tantôt estompées d'ombre, tantôt violemment accusées en traits brutaux.

Les galibis, oublieux de leur frayeur passée, chantaient une mélopée de payageur...

L'eau de la crique roulant sur les cailloux, faisait un bruit frais et doux.

La voix du chef, rauque et monotone, coupa le silence de la troupe :

« On n'aura donc jamais ce maudit Samba ? Il continue à semer la terreur sur cette damnée colonie. En Angleterre ce serait réglé depuis longtemps. C'est ridicule.

— Tu n'es pas en Angleterre, répliqua le vieux

forçat relégué. Et pour avoir *l'homme-au-doigt-coupé*, il faudra un miracle.

— Un miracle! Tu me fais rire!

— Je veux dire, un accident. L'homme a fait ses preuves. Il descend les chasseurs, et par une sorte de vertu diabolique, il échappe aux projectiles. D'ailleurs on attend une occasion. Il tombera dans un piège, car j'ai tout lieu de croire que les prudents gendarmes ne courent plus après Samba.

— Je paierai bien le whisky pour tous, le jour où l'on abattra cette brute.

— Nous avons le temps d'avoir soif.

— Mais d'où vient-il? Qu'a-t-il fait? Je sais vaguement qu'il s'est évadé du grand collègue (le bagne), mais sans plus. »

Les compagnons se taisaient.

Le vieux forçat prit la parole :

« J'ai rencontré Samba, il y a deux ans, lorsque j'étais encore là-bas. Je connais le drame.

— Alors, raconte.

— Si tu veux. Mais les autres en ont lourd de la journée. »

Quelques voix répliquèrent : « Non, non, raconte ».

Les histoires du pénitencier français sont toujours nouvelles.

Elles font les frais de la plupart des conversations et leur intérêt n'est jamais amoindri.

On aime connaître les exploits, imaginer les têtes des criminels sous la menace des surveillants militaires.

Un peu de merveilleux se mêle aux histoires répugnantes et banales d'ordinaire. Si l'on n'excuse pas, on pardonne. La pitié prend souvent la place de la justice et l'on est volontiers indulgent pour ceux qu'une vie mauvaise a conduits au bagne maudit sur la porte duquel on peut inscrire la parole du Dante : « *Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate* ».

Pour les hommes qui venaient des grands bois la parole du forçat était nouvelle.

Dans la tristesse et la monotonie de leur vie, la curiosité, si rarement éveillée, les raidissait contre la fatigue. Eux aussi voulaient savoir. Le bagnard lampa une gorgée d'alcool et parla :

« J'ai vu Samba, l'homme au doigt coupé, il y a six ans, au camp des incorrigibles, puis au camp de la mort. J'avais été amené là, en équipe, pour réparer des cases. Je tirais mon temps. J'avais déjà « collé » huit ans avec les bagnards et je râlais littéralement de faim. Comme remise de peine, j'avais eu la peau, parce que je ne savais pas faire la « lèche » aux gardiens. Faut vous dire que libéré depuis un an seulement, j'ai cherché par tous les moyens à monter dans le bois

au lieu de rôder à Cayenne, à Mana ou à Saint-Laurent du Maroni. On crève dans ces patelins où il n'y a déjà pas trop à bouffer pour les « pan-tes », et où l'on vous allume d'un sale œil quand on sort du « truc ».

« Et puis, par la forêt, on essaie de gagner le large. On peut bien se l'avouer ici — et c'est pas vous qui nous donnerez — un jour ou l'autre on en jouera un air. Et adieu la chère colonie, les chiourmes, la trique des bicots et la mouïse terrible sous ce chameau de soleil.

« Je me barrerai vers d'autres pays. Oh! pas à Pantruche où j'ai trop souffert... Quand on pense que j'ai été professeur, jadis, dans une pension bien honnête, avec des gosses de bourgeois, capricieux comme des juments de prince!

« N'importe, j'ai rencontré Samba, la première fois, au déboisement, au sud de Saint-Jean-du-Maroni, sur un chantier où l'on n'envoyait que ceux qui peuvent ou plutôt qui doivent crever vite.

« Car au grand collègue, après plusieurs tentatives d'évasion, quand on s'est montré rebelle, qu'on n'a pas voulu moucharder et appartenir corps et âme au peuple des forçats, c'est la guerre! On souffre déjà à cause d'une discipline féroce et on souffre de nouveau par les camarades qui ne pardonnent pas l'indépendance d'es-

prit. Alors ce sont des batailles, des querelles continues.

« De temps en temps le sang coule. On connaît le cachot, la privation de nourriture. On sort des cellules comme un fauve, prêt à recommencer.

« Quand l'administration a compris qu'il n'y avait pas moyen de mâter les fortes têtes, on les envoie mûrir aux *incorrigibles*, au camp de la mort...

« L'homme qui vient de passer par ici et qui nous effraie, — faut pas s'en défendre ou le nier — est un noir Bambara, maigre, long, musclé et d'une force herculéenne.

« Il avait tué un soldat de la coloniale, rapport à une femme qu'il aimait, — une femme de sa race. — Il y avait eu querelle, coups, puis notre Samba écumant de rage, s'acharna sur sa victime, lui défonçant la poitrine. Il enterra le soldat. Le cadavre fut flairé par les chacals et les hyènes et découvert deux jours après. Quant à la femme pour laquelle Samba avait tué, elle disparut à l'intérieur et se cacha parmi des tribus révoltées. Le procès fut rapidement instruit et Samba condamné à mort. Par quelle fantaisie du chef d'état l'homme fut-il grâcié, mystère! Le fait est que Samba condamné à perpète débarqua en Guyane il y a dix ans environ.

« Un scribe de bureau des îles où j'étais pen-

dant un temps comme infirmer me donna des renseignements sur Samba, qui, toujours puni, toujours insurgé, était traité avec une extrême sévérité.

« Et maintenant que tout se tasse et que je suis, comme vous, l'aventure tragique de ce nègre qui sème la terreur de l'Oyapoc au Maroni, depuis bientôt un an, je m'explique sa manière. Je ne l'excuse pas, mais, que voulez-vous, il se défend.

« Samba est un homme simple. Il ne comprend pas la justice. Sans compter que la justice, c'est encore un de ces bobards pour endormir les gosses. Il a jadis pensé que le soldat qui lui volait sa femme avait tort. S'il s'était plaint, on l'aurait chassé à coups de pieds dans le cul; alors il s'est arrangé avec le copain et c'est le copain qui a trinqué. N'empêche que le contraire aurait pu se produire et Samba sécher sur le sable avec les caravanes. Passons. Donc, Samba s'était fait une idée toute primitive de la justice. Pas très fort, d'intelligence courte, borné, têtu, à demi-sauvage, ses joies et ses peines étaient à peu près inconscientes. Il ne savait pas... mangeait, buvait, courait les bois et la brousse, attaché à la femme Bambara d'instinct, comme une bête. Il ignorait tout de sa prime enfance. — Où était sa mère? Dans quelle tribu? Il avait suivi les convois, couru le bled, fait la guerre avec les hordes du sud, vécu à la rude, tout jeune, et



descendu vers les factoreries, travaillé pour les blancs à la récolte du caoutchouc. Il avait là, connu les bienfaits de la civilisation! Il les jugeait minces et restait dans son état de primitivité consolante qui l'isolait du monde et lui plaisait.

« Il accomplit donc son crime avec une tranquillité d'âme absolue. Que lui importait le jugement des hommes!!

« S'il y avait pensé un instant il aurait fui. Il fut livré et ne se défendit pas. Le destin tragique de cet homme était marqué.

« La suite est plus grave.

« Condamné, Samba connut la cage de fer à bord du transport *La Loire*, et les premières brimades des compagnons de chaîne. Il fut dès le début le « sale négro » que les déchets de toutes les villes, les escarpes de Paris et d'ailleurs insultèrent, blaguèrent féroceement, torturèrent avec un acharnement ignoble.

« Car, je ne sais si vous l'avez remarqué, mais les blancs persistent dans leurs préjugés absurdes contre les hommes de couleur. Ils n'ont point pour eux de pitié dès qu'ils ont été frappés par la Justice. A eux les corvées dégradantes, les pires travaux, sans compter que rivés à la chaîne d'infamie, ils subissent le mépris de tous.

« Samba endura donc un véritable martyr à bord du transport. Il fut d'abord passif. Puis il

se défendit âprement. Les querelles furent terribles, les batailles, sanglantes!

« La première halte aux îles du salut lui parut un apaisement. Il endossa la casaque de toile et ne fut plus, comme nous tous, qu'un numéro.

« Et puis, le bagne...

« Ah! le bagne! On ne dira jamais assez l'infamie du bagne! Oui, vous souriez. Vous trouvez sans doute qu'après y avoir passé onze ans, je ne suis pas qualifié pour en parler, parce que je ne peux pas être juge et partie. Eh bien, tout de même, j'ai bien le droit de gueuler contre l'ignominie du « grand collègue ».

L'Anglais fit tomber la cendre de sa pipe, et dédaigneux :

« Nous connaissons l'antienne sur le bagne.

— Si vous voulez!!! Mais alors je la boucle pour l'histoire de Samba.

— Philosophe à ton aise, d'autant que personne ne s'endort.

— Oui, vous croyez qu'on peut se relever et vivre autrement, vous. Quelle folie! Demandez aux camarades! On est au bout du chemin quand on débarque aux îles. Déjà! Le bagne de Saint-Laurent achève l'œuvre. On a été une fripouille jadis, c'est entendu. On le reste ici. On devient pire. Et les flics, les bourres, les surveillants, toute la clique et leurs femmes, renseignez-vous, vous verrez ce que ça vaut. C'est pas seulement le

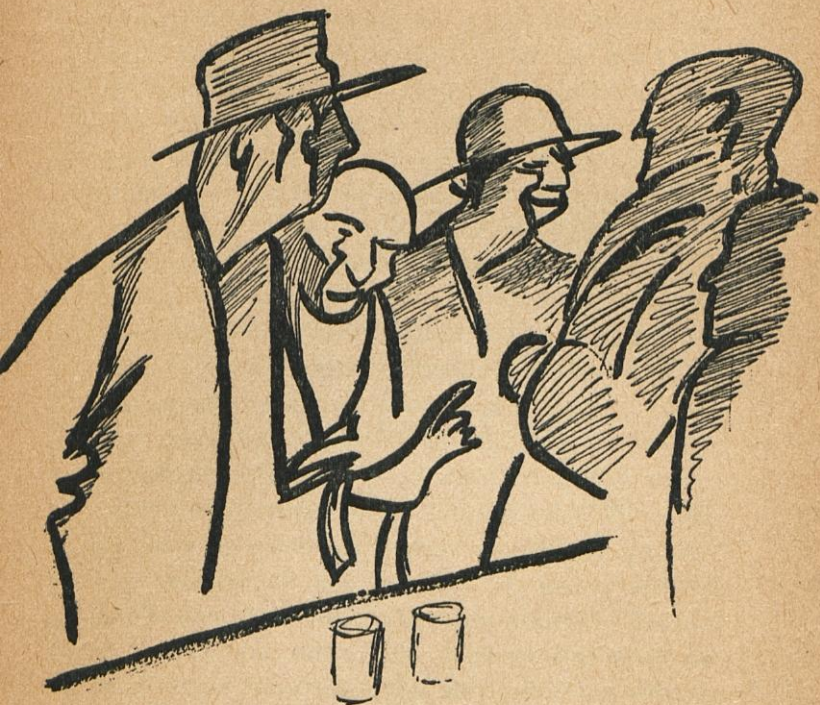
Maroni, c'est toute la colonie qui sent le bagne et le crime. Si vous retournez en Europe, vous pourrez le dire aux juges. Et c'est notre revanche à nous, de tout corrompre ici, parce que c'est nécessaire, terrible et que notre peine, ça se paie!

« Pensez à ce qu'on voit dans les cases où nous vivons libres, de six heures du soir au matin, où la maladie et les vices ne font que s'accroître par un contact, et quel contact! auquel on s'habitue.

« On le sait bien, dans l'administration. On tolère. C'est normal. En enfer, on ne voit point des anges. Et puis, les hommes, faut que ça se console n'importe comment. Alors, on boit; on trouve toujours le moyen d'acheter aux Chinois... Je sais bien qu'on ne mérite pas autre chose que le rigolo du gardien ou l'injure du colon, mais entre nous, une autre vie commence. Allez, on n'est pas plus propre ailleurs... On est plus roublard... Nous, on est de l'ordure. N'y touchez pas. Mais quand on en a tiré onze ans, comme moi, on est fixé. On a rêvé de s'évader, oui, toujours cette passion nous tient. Mais, quoi, faut « *du fer* », et l'argent est rare. La ronde infernale à travers la fort vierge, la faim, la soif, le retour à la cage, mourant, affolé par les bêtes et la fièvre. J'en ai trop vu... Un coup de tafia, chef. »

Le forçat but une rasade et continua :

« L'évasion!



« Mais tous les forçats en rêvent et moi-même je ne promets pas, malgré mes protestations, qu'un jour ou l'autre je ne chercherai pas à quitter à jamais la gracieuse colonie.

« S'évader! Tous les moyens sont bons, mais pour réussir, deux routes : la forêt ou la mer. Il faut avoir vu comme moi les camarades revenir au camp après une tournée dans la forêt n'ayant pas pu suivre la carte remise par les anciens.

Ils avaient bu l'eau des criques et ayant épuisé les vivres, mangé ce que mangent les singes, des écorces d'arbres, des feuilles mortes. La fièvre les prenait; ils se traînaient en râlant jusqu'au premier poste hollandais, échouaient à Albina d'où on les renvoyait au pénitencier et leurs premiers mots étaient « J'ai faim! »

« Certains claquaient en se jetant sur la nourriture.

« Par la mer, c'est autre chose : il a fallu amasser des sous, trafiquer avec des chercheurs d'or — vous en savez quelque chose — et grâce à des compromissions, tenter l'évasion par canot, traverser le Maroni. Une autre aventure commence alors. Si les courants vous entraînent, c'est l'Océan, les hautes lames, les bancs de vase, la culbute parmi les caïmans, en pleine mer, les bateaux chavirés par des requins voraces. Vous me direz que certains réussissent à s'évader; le nombre est infime de ceux qui vont vivre sous un autre ciel et recommencer leur vie...

« Et cependant, c'est la torture par l'espérance, puisque nous recommençons, les uns et les autres, à « *en jouer un air* » de temps en temps, parce que le bagne est effroyable.

« Il y a ici trop de faveurs. Les grands criminels, ceux qui ont « *jacté* » aux assises, qui ont laissé des « *bafouilles* » à révélation, des lettres sensationnelles sont l'objet d'attentions spéciales.

Pensez donc! Faut soigner ces agneaux pour qu'ils ne deviennent pas des loups. Vous vous imaginez l'évasion d'un ténor de la pègre! Quel raffut dans le patelin. Alors, les plus moches, ceux qui ont « pilonné » et « saigné », qui ont du « raisiné » plein les mains, du rouge partout, on en fait des infirmiers, des porte-clefs, des chouchous. Nous, on n'est rien! Le troupeau... A nous le débroussage, l'abatage des arbres et sans défaillance, sinon le cachot est là... J'ai vu les plus « marles » poser leur chique et turbiner pour éviter le cachot. »

— Vous étiez condamné, répliqua d'un ton sec le chef inexorable et méprisant.

— Et après? Est-ce une raison pour nous imposer le supplice de la faim sous un climat que vous connaissez. Vaut mieux le poteau ou la « crève ». Sans compter que l'effectif des bagnards ne varie pas. La camarde en fauche autant qu'il en vient, dans ce sale pays. S'est-on préoccupé de la misère physique et morale du forçat? Pensez-vous! Marche ou claque. Et l'on claque après avoir marché. On vole le copain, on moucharde, on trahit pour des faveurs nouvelles ou des bons de cantine. Et quand on pense que notre beau pays de France envoie des contingents au bagne pour coloniser, faire des travaux, c'est à mourir de rire. Mais on en fait le moins possible ici, juste assez pour justifier la soupe. Et la

Guyane est infectée de relégués et d'indésirables, tenus pour suspects par la population.

— L'Angleterre méprise la France quant au régime des pénitenciers.

— Oh! vous avez bien le Hard-Labour. Ça se vaut.

— Pas tout à fait. Et puis vous avez en Guyane des chefs et des surveillants nègres. Cela est inadmissible. C'est la revanche du noir sur le blanc. Or un blanc, même déchu, est un blanc.

— Balivernes! J'en veux pas aux négros. Blancs et noirs sont pareils sous l'uniforme. Et le rigolo a toujours le même calibre.

— Alors évadez-vous. On s'évade du bagnet! J'en ai la preuve autour de moi, et je ne m'en plains pas.

— Naturellement! Mais on s'évade tous les jours de Saint-Laurent-du-Maroni ou des cases de l'intérieur. On s'évade par la forêt ou par la mer. La belle aventure. Autant jouer à pile ou face. Par la mer, il faut un canot, des compléments, pour aller en Guyane Anglaise ou au Vénézuéla. Mais en admettant qu'on réussisse, au premier coup de sirop, les pays voisins vous restituent au grand collègue. Et le martyr recommence. Par la forêt, passé le Maroni, c'est la brousse de la Guyane hollandaise, l'inconnu. L'homme, neuf fois sur dix s'égare, meurt de

faim, est bouffé par les fauves ou tourne comme un fou. Il revient au bagne, hagard, redemandant la pâtée maudite, la cellule, le châtiment..., mais le pain, car le ventre crie...

« La relégation, le bagne, tout ça c'est l'horreur profonde d'une humanité tarée et que rien ne rachète. Plus des trois quarts des relégués de Saint-Jean ont de vingt à trente ans d'âge. Ils sont astreints à des travaux stériles. La viande des bagnards nourrit les fonctionnaires. Allez, je suis renseigné. J'ai reçu jadis une instruction solide. On a utilisé mes talents. J'ai vu. J'ai jugé. Tout ce monde m'écœure. Des voleurs, des rastas, des chefs stupides et paperassiers. Des profiteurs, à l'affût du domestique possible sous la casaque du forçat et d'une mentalité répugnante. Je les vomis! D'en parler ça me noue les tripes. Ah! les escarpes, les apaches, les assassins ou les voleurs qui aspirent à la transportation pour éviter la prison cellulaire, les pauvres dingos! Ici c'est le pays de la mort lente, de la guillotine sèche parmi toutes les hontes!!! »

— Eh bien, et après, fit l'Anglais. Rien n'y changera rien. Tu as laissé partir ta bile, parlons de Samba.

— Oh! ce n'est pas extraordinaire. C'est le contraire de ce qui est arrivé qui m'eut étonné. Au bagne, Samba dès les premiers jours passa pour un fort caillou. Il ne subissait pas, sans

révoltes véhémentes, une discipline et une justice arbitraires. Non seulement, pour la chiourme, Samba était le « sale négro », mais pour les autres transportés, un objet de dégoût et de haine. Le noir n'avait pas voulu se prêter aux complaisances coutumières... Il restait seul, farouche, batailleur, rendant coup pour coup. De cette franc-maçonnerie d'enfer, Samba s'était éloigné... Il vivait à l'écart, sous les railleries et les injures des gardiens, sous les menaces et des brimades des autres bagnards. Un jour, après deux semaines de cachot, il se battit avec un homme et lui trancha l'oreille d'un coup de dent. Il fut emprisonné de nouveau, tira soixante jours et sortit comme ivre de silence et de réclusion. Le grand soleil l'aveugla... Il ne rêva plus qu'évasion. Il fut affecté au service de ravitaillement des lépreux de l'île Saint-Louis. Vous ne connaissez pas le coin ?

— Non, on m'en a parlé.

— C'est une vision de cauchemar. Des êtres vivent encore là, dans une promiscuité affreuse, les plaies purulentes au soleil et ils s'en vont lambeau par lambeau. Certains n'ont pas d'yeux, d'autres, les lèvres mangées, ont un rire de tête de mort. Les plus touchés tendent vers les indiens ou les payeurs des bras au bout desquels dégouttent des moignons rougeâtres et tous, tous, se plaignent, gémissent, crient, pleurent, appel-

lent, d'une voix terrible. La lèpre règne dans l'île inexorable, sans remède. Ceux qui sont là n'en reviennent jamais. Il faut avoir le cœur solide pour faire la corvée. Samba fut désigné, perché à bord de la tapouille qui porte les vivres à l'île Saint-Louis, parmi les quartiers de viande fraîche, les conserves et les légumes. La tapouille n'accoste pas. On jette la nourriture aux lépreux.

« Par jeu, par cruauté, le surveillant militaire fit débarquer Samba sur la grève de l'île où trépassait de joie le troupeau des malades. Pour eux la nourriture est la dernière ressource, la lutte contre la mort qui est cependant si lente à venir. Car on ne meurt pas de la lèpre... Les médecins n'y peuvent rien. Les injections d'huile spéciale enravent à peine les progrès du mal. A la vérité, ces déchets lamentables d'un aspect repoussant, croupissent dans leur sanie et frottent leurs plaies comme des damnés.

« Samba comprit que le surveillant voulait se débarrasser de lui. Il le menaça. L'autre le mit en joue, mais ne tira pas. La tapouille, après débarquement du nègre, s'éloigna. Et les lépreux, stupéfaits, entourèrent Samba, essayèrent de le toucher, lui demandant de les aider à quitter l'île, de les mener vers la forêt.

« Vous vous imaginez ce que fut la vie de Samba pendant huit jours. Il savait que l'haleine de ces misérables est capable de donner le mal

— du moins on le dit — et que tout contact est terrible, qu'il faut éviter de toucher ces chairs gâtées. Le malheureux nègre vécut comme un fou, rôlant tout le jour, se tenant éveillé la nuit, car les lépreux le haïssaient depuis son débarquement. Ils sentaient que l'homme n'avait pas *le mal* et lui en voulaient, croyaient qu'il se moquait d'eux et son attitude même, l'homme se gardant, se défiant de tous, était une injure à leurs souffrances.

« Un jour, à l'heure où le soleil tombe vite, où les ombres de la forêt s'allongent et semblent grouiller et se déplacer comme des spectres, Samba qui s'était accroupi sous un bouquet de jeunes cocotiers au bord de la mer, aperçut une forme qui rampait. Il ramassa le bâton qu'il portait toujours avec lui, et menaça l'homme qui geignait. Le malheureux le supplia. Il vivait seul dans la forêt de haute futaie au cœur de l'île et évitait depuis longtemps déjà l'existence en commun avec les autres lépreux. Il allait quérir chaque semaine ses vivres et disparaissait. Il avait aperçu Samba et avait compris que le noir était solide et sain et ne s'expliquait pas sa présence dans l'île. Les deux hommes échangèrent quelques paroles, puis, toute la nuit, la conversation traîna sur la douleur, la captivité, le crime, le baigne... Le lépreux indiqua à Samba les moyens de s'évader, et affirma qu'un homme avec un

fusil peut tenir la forêt... il faut simplement se défendre contre les bêtes...

« Vous savez tous que nous avons voulu nous évader, au début de la transportation. Il faut de l'argent ou une arme, l'un et l'autre pour plus de sécurité. Samba écouta le lépreux. Et dans son cerveau s'ancra cette idée fixe : la liberté. Il résolut d'être patient et de la conquérir.

« Lorsque le bateau de l'Administration revint, le surveillant cria du bord à Samba : « Tu n'es pas crevé! Alors il faut te rembarquer, charognel » Et la pirogue reprit le noir qui fut ramené au pénitencier. La même existence douloureuse pour Samba continua pendant un semestre. L'homme n'oubliait pas le gardien qui l'avait laissé une semaine, huit longs jours parmi les lépreux. Il ruminait sa vengeance.

« Chez les êtres primitifs qui obéissent d'instinct et pour lesquels la passion ne saurait trouver dans le raisonnement, une atténuation à la violence, la vengeance apparaît toujours légitime et sacrée. Ce n'est pas en vain que l'on a dit qu'elle est un plaisir des Dieux. Plus simplement elle est une revanche des hommes frappés.

« Entre temps, délaissé par tous, séparé du monde, craintif, apeuré, Samba avait trouvé un compagnon : un chien. Cette bête égarée venait de la forêt, était redoutable et rusée. Elle se méfiait des bagnards peu tendres à l'ordinaire, et se

rapprocha de plus malheureux qu'elle. D'instinct elle suivit Samba. Au cours d'une bataille, ce dernier eut un doigt écrasé par une pelle. Il supporta sans une plainte la section du doigt. Et c'est depuis qu'on l'appela « *l'homme au doigt coupé* ».

« La forêt invitait Samba à chercher asile sous son ombre. Elle lui rappelait sa forêt natale, au pays Bambara, les jours de fierté et de pauvre joie.

« La forêt qui avait accueilli Samba était pour lui une grande amie.

« Il avait perdu la frayeur des choses et des bêtes.

« Il ne faisait pas de différence entre la forêt vierge tropicale des Guyanes et la forêt d'Afrique... Les arbres, pour lui, avaient les mêmes lignes et lui offraient le même abri. Si sa mémoire se troublait, s'il perdait peu à peu l'usage des mots, il apprenait le langage du grand bois.

« Il s'était habitué à l'appel des fauves, au bourdonnement des insectes, au glissement des reptiles; et il se tenait toujours sur la défensive, sachant bien, parce qu'il était fort, qu'il sortirait indemne du refuge qu'il avait choisi.

« Et la brute, un instant se ressaisit. Là, c'était la liberté. Là, on pouvait fuir les hommes et les gardiens, mais il fallait une arme.

« Et le plus simplement du monde, derrière une cabane où l'on entassait les outils, il tua un gardien. Samba était employé à un travail de défrichage à la lisière du camp. Le gardien, à moitié ivre, somnolait. Les forçats, éparpillés dans la forêt, se rapprochaient des grands baraquements afin de jouer un bon tour au surveillant qui n'aurait pas évité une punition sévère.

« Samba, délirant, resta seul près du gardien endormi. Et décuplant ses forces, il l'étrangla. — L'homme ne poussa pas un cri, étouffé par la poigne de fer du nègre qui s'empara du revolver, des balles et prit la forêt.

« Prendre la forêt! »... Ces mots du bagne, synonymes de liberté ou de mort, Samba en



appréciait la signification hallucinante. Quelques heures après, le chien rejoignit Samba. La forêt retentit de clameurs. La chasse à l'homme commençait. Ce dernier gagna du terrain, franchit une crique, marcha le long du ruisseau pendant un jour et une nuit, ne s'arrêtant que pour boire de l'eau... Le silence de la forêt, le calme de la nuit, lui prouvèrent que sa piste était perdue. L'homme et la forêt restaient maîtres du secret...

« L'homme qui fuit, l'homme pourchassé n'a qu'un moyen de se sauver, c'est de se perdre dans la forêt. Il revient vers les seules routes possibles que sont les rivières et les criques.

« Sur l'humus desséché sur les feuilles mortes, à travers les lianes, il ne reste point de trace du passage du fugitif. Aucun fil d'Ariane ne pourrait indiquer la route dans l'inextricable labyrinthe, sous sa voûte de verdure qui intercepte la lumière du jour et le clignotement des étoiles.

« Le lépreux avait dit à Samba : « Tu seras libre dans la forêt », et Samba, obstiné, décidé à vivre contre les hommes, avait apporté sa haine et sa douleur au cœur immense de la forêt.

« Comment vécut-il ? De racines, de fruits, de provisions dérobées aux Indiens.

« Quand il s'enfonça plus avant dans la forêt, il dévalisa les campements. — Il tuait parce qu'il considérait l'homme comme un ennemi et par crainte du danger prenait constamment l'offen-



sive. On ne compta plus, bientôt, ses victimes. Sur un placier il chargea les provisions, abattit le créole qui gardait l'habitation et s'empara d'un fusil de chasse perfectionné, de cartouchières largement approvisionnées. Avec deux armes sur lui, le revolver et le fusil, il lui sembla que la liberté et la vie lui appartenaient à tout jamais.

« Ce fut à travers la colonie, de l'Oyapoc au Maroni, une véritable terreur. Samba se déplaçait d'une rivière à l'autre, maraudant ici, pillant ailleurs, laissant derrière lui une traînée de sang. Par un hasard qui tenait du paradoxe, il évitait les embûches et jamais ne tomba dans les pièges qu'on ne manqua pas de lui tendre. Il allait, protégé par une sorte de mystère, déjouait les plans, et par intimidation ou par frayeur, demeurait le maître de la situation. Le gouvernement de la colonie s'émut d'un pareil état de choses et la tête de Samba fut mise à prix. Tout homme, indien, noir, fonctionnaire, agriculteur ou place-rien qui réussirait à avoir l'homme vivant toucherait une prime. Cette prime serait moindre si l'homme était tué. D'autre part, trois gendarmes furent mobilisés. C'étaient ceux qu'on nomme ici les « gendarmes grosses bottes », cavaliers éprouvés et admirablement entraînés. Samba se joua d'eux comme de tous ceux qui se trouvaient sur son passage. Il en descendit un, fit main basse sur ses cartouches, enjamba son che-

val, et par bravade poursuivit les deux autres qui ne demandèrent pas leur reste, et ne continuèrent pas la battue.

« Depuis dix mois que dure cette terrible aventure. le pouvoir de Samba s'est affirmé dans toute la région. Quand il est signalé de loin, par son chien, les huttes se ferment. Les créoles et les indiens ne bougent plus. Samba raffe le manioc, les viandes, les conserves, le tafia et poursuit sa route.

« Où couche-t-il ? Quels sont ses repaires ? Personne ne le sait. La brute a voué une haine à mort à toute créature humaine qui lui résiste. Il prend sa revanche avec une logique déconcertante. Son signalement est d'ailleurs assez vague. Toutes les gueules de nègres se ressemblent.

« Certains le reconnaissent à son doigt coupé. Son nom est murmuré à voix basse et avec effroi. Dans les postes où l'on vend de l'alcool et des vivres, nul ne songerait à l'arrêter ou à le prendre par la violence. Il arrive, se fait servir, paye et disparaît. Car le drôle a de l'argent. Comment je l'ai su ? Par un forçat qui ayant cherché à s'évader se perdit dans la forêt, vécut avec Samba pendant trois jours et revint au bagne, épuisé, se constituer prisonnier.

« Samba sèche les balatistes. Les hommes montent aux arbres qu'ils saignent et d'où coule le

balata; la gomme est recueillie au pied de l'arbre, dans un récipient quelconque.

« L'homme, attaché par la ceinture au haut de l'arbre fait son ouvrage. Samba passe; d'un coup de fusil il tue le balatiste qui reste lié à la cîme et sèche au soleil tropical, sous le vol circulaire des oiseaux de proie. Samba charge le balata et s'en défait à vil prix sur les chantiers. Ignore-t-on la provenance du produit, feint-on de ne pas reconnaître Samba, je n'en sais rien. La vérité c'est que le Bambara continue ses tragiques expéditions. La cruauté de ce coureur des bois a quelque chose d'effrayant. Un jour il ligota avec les cordes de son hamac un placerien qui l'avait menacé. Ainsi roulé comme un lézard, Samba l'abandonna au grand soleil, après l'avoir arrosé de saumure. Le malheureux se tordit dans des souffrances atroces, et quand des prospecteurs attirés par ses cris arrivèrent à son secours, le malheureux était devenu fou...

« Samba n'avait pas le sentiment de la cruauté. Devenu une bête fauve, il exécutait sans réflexion et sans penser aux conséquences de ses actes.

« Les inventions rudimentaires stimulaient sa colère et il accomplissait ses forfaits, comme un tigre qui déchire sa proie, n'arrache qu'un morceau pour sa subsistance et la laisse palpitante encore sur le sol.

« Samba tuait, martyrisait les hommes qu'il

trouvait sur son chemin et repartait sans détourner la tête.

« Tel est Samba. S'il vous prend goût de l'arrêter dans sa course ou de vouloir le supprimer, libre à vous. Quant à moi, je crois que Samba sera le propre artisan de sa mort. Mais ce jour n'est pas encore venu. »

— Qu'il aille au diable, conclut le chef. »

Le silence tomba dans la nuit profonde. On n'entendit plus que le glissement sourd des bêtes, de temps en temps le vol des perroquets, au loin le miaulement de quelque jaguar et des chat-tigres.

Les hommes jetèrent des branches sur le brasier pour ranimer la flamme, et le campement s'endormit.

Dormir dans la forêt vierge et un apaisement infini. On a tendu, sous les carbet, des hamacs, à l'abri des moustiquaires. Les hommes écoutent les voix de la nature avant que le sommeil verse sa cendre sur leurs paupières et tous les bruits de la forêt s'unissent pour préparer au néant les hommes harassés par la course.

Le mineur qui a lavé des sables tout le jour et le placérien qui a creusé la roche, le prospecteur qui a sondé le sol, l'homme sans visage, le maudit évadé du bagne, prêt aux pires besognes, tous, à cette heure grandiose et tragique, demandent le calme pour une sensibilité émuée par la

lutte, le sommeil sans rêve qui les emporte vers l'au-delà comme de pauvres enfants abandonnés.

Une à une, les bêtes se taisent, les perroquets criards, les singes rouges, les chats-tigres, les fauves en chasse tombent de lassitude et cherchent le repos. Les perroquets juchés sur les hautes branches ressemblent à des boules de soie; les vampires suspendus par une patte ont l'air d'avoir été cloués au bois; les singes serrés les uns contre les autres, paraissent se faire des confidences, avant de fermer leurs yeux jaunes; les reptiles se lovent dans des trous de boue; les fauves vont boire au bord des criques et regagnent des coins d'ombre que personne ne découvre. Et sur le sommeil des bêtes et de la terre, chante et vibre l'âme ardente des arbres que par instant le vent secoue.

.
.

Depuis quelques jours, Samba fuyait de la Mana au Maroni. Il allait, suivi de son chien, vers les dépôts des abatis nouvellement installés sur la côte et laissés à la garde de quelques nègres. Il savait trouver là des provisions, un peu d'or et du balata.

Les nègres devant Samba, tenant son fusil à la main, ne résistaient guère et fuyaient apeurés.

L'homme faisait main basse sur ce qui lui plai-



sait, s'accageant la case et, si par humeur belliqueuse les gardiens revenaient pour défendre les marchandises, Samba les abattait sans discussion.

Il allait devant lui comme un être continuellement traqué, revenu à l'animalité primitive, ne connaissant que la défense contre les hommes de quelque race qu'ils fussent, et que la forêt, asile inviolable où il se cachait.

Il dormait pendant les lourdes heures de soleil et marchait la nuit, infatigable et hanté par l'idée fixe qu'il fallait se défendre à tout prix, gagner

sa liberté, au jour le jour, comme on lutte contre la mort.

A son esprit sans subtilité ne s'imposaient que des notions précises, que des pensées qui dirigeaient les quelques actes monotones et primitifs accomplis selon les besoins immédiats de la nature.

Il gardait seulement le souvenir du lépreux, misérable et sanglant qui lui avait dit : « *Il faut avoir une arme* ». Et Samba, chaque fois qu'il « *séchant* » un balatiste ne manquait pas de visiter le fusil et de dérober les cartouches. Il essayait vainement de franchir les grands fleuves aux points où l'on peut gagner les frontières. Comme il arrive aux bêtes perdues, il tournait dans un immense cercle, ajoutant les lieues aux lieues, à travers la forêt guyanaise, et il était prisonnier du grand bois.

A proximité des habitations, si rares, et des huttes disséminées le long des criques, isolées au croisement des sentiers à peine dessinés, le chien flairait, se couchait devant Samba.

L'homme et la bête se complétaient, l'intelligence et l'instinct unis dans l'attente d'une proie ou dans la crainte d'un danger.

Samba ne nommait pas le chien. Il le sifflait ou criait un Hou! Hou! prolongé. Le chien n'aboyait pas. Il poussait une plainte rauque, comme un hurlement à la mort, et les deux cris

étranges étaient connus des créoles et des indiens de la forêt, qui se terraient à l'approche du nègre.

Les randonnées de Samba à travers la colonie inspiraient la crainte et la frayeur comme une épidémie.

De tribu à tribu, chez les indiens Galibis, chez les Roucouyennes, chez les Boschs, une sorte de légende s'était accréditée. « *Samba, l'homme au doigt coupé* », était invulnérable. Nul ne pouvait avoir sa peau. Au dire de certains, il supportait le choc des balles et toutes les fables prenaient force de vérité de l'Oyapoc au Maroni.

L'homme au doigt coupé portait un accoutrement bizarre : casaque de forçat, bourgeron délavé ouvert sur la poitrine nue et luisante, pantalon bleu de mineur; aux pieds, de lourds souliers de soldat enlevés aux morts et que supportaient ses pieds durcis. Coiffé d'un large paillasson, la tête grimaçante et sinistre de Samba était effrayante de vigueur avec le flamboiement des yeux de fièvre qui l'éclairaient.

A la tombée du jour, Samba arriva près de quelques cases groupées sous de hauts manguiers. Le vol des maringouins emplissait l'air alourdi. De la terre brûlante montait une âcre buée.

Samba glissait dans le sable, et la marche était pénible.

Un puits était creusé au centre du groupe des cases. La mer n'était pas éloignée, car par instants de grands souffles apportaient la vie et un semblant de fraîcheur au morne accablement de la journée torride.

Une femme de forme grêle et haute, jeune d'allure, sortit d'une case et alla vers la mer qu'à un tournant du sentier Samba aperçut, brillante sous l'embrasement du ciel.

Là état le salut, pourtant. La mer... une pirogue... Mais les requins...

Alors Samba à voix sourde héla la femme qui s'arrêta. C'était une noire solide et toute en muscles. Elle répondit à l'homme en un dialecte qui le surprit étrangement... Il retrouva les mots d'autrefois, la voix chantante, l'onomatopée des phrases courtes et répétées sur le même ton... La femme était d'origine Bambara.

Et les souvenirs de Samba s'éveillèrent.

Dans son âme obscure d'homme perdu, peu à peu se précisaient des formes, des nuances, le bruit des caravanes venant du Nord vers les Grandes Oasis, les chants de guerre qui faisaient trembler les palmeraies, lorsqu'on signalait l'approche des miliciens blancs, l'écho des tam-tams, les couleurs brillantes des boubous, des pagnes et des grands manteaux qui traînent sur les pas

des femmes, les faces grimaçantes des Dieux malfaisants symbolisent la lutte, tout le tumulte de sa jeunesse, toute la poésie chantante à l'ombre des dattiers, aux bords des séguias qui donnent aux oasis leur verdure éternelle.

Ils parlèrent doucement, sans contrainte. Elle retrouvait un homme de sa race. Samba oubliait sa misère et ses crimes. Au fond de son cœur rebelle et triste se levait un peu de clarté, quelques regrets du passé, si loin, au cœur de l'Afrique natale où les appels des forestiers sont pareils à des chansons.

*
*

Le soleil avait disparu tout à fait dans l'Océan. La nuit venait, limpide et claire. La lune découpait la forêt comme un décor merveilleux. Le bruit des vagues berçait la voix des bêtes qui s'éveillaient dans l'ombre. Les oiseaux chantaient en se posant au haut des branches.

La poésie ardente des choses pénétrait peu à peu le cœur du paria, et pour la première fois depuis que la justice des hommes l'avait frappé, un sentiment confus de tendresse et d'abandon apaisait le maudit.

Ils racontèrent leur vie.

Elle était employée comme servante chez deux blancs qui vivaient là avec des galibis et des nègres boschs... Les blancs et les payeurs res-

taient vingt jours absents chaque mois. Ils allaient aux premiers placers par les criques. Ils faisaient commerce d'or et de balata.

Elle était venue en Guyane avec sa mère, vingt ans auparavant et sa mère vivait avec un forçat libéré au sud de l'Oyapoc. Quant à elle, placée depuis dix ans, de l'Approuague à Sinamary, de l'Inini à Mana, tantôt ici, tantôt ailleurs, au gré des chercheurs d'or et des marchands, elle appartenait à tant d'hommes qu'elle vivait dans l'inconscience même d'un attachement quelconque.

Elle était heureuse d'être libre. Pendant le jour elle travaillait aux soins de la case, faisait les lessives, préparait la cuisine, la farine de manioc, les galettes de cassave, le couac succulent que les hommes arrosaient de pimentade ou avec la sauce de gibiers... Le soir elle chantait des mélopées africaines, fredonnées par sa mère jadis... Et à nuit close elle dormait sur sa natte ou dans un hamac soumise au désir des maîtres.

Elle était docile et d'instinct, obéissante. Elle avait jadis servi des blancs à bord des cargos faisant le commerce de l'ivoire et des arachides, du Sénégal aux Baléares. Elle avait subi toutes les injures, tous les affronts de la part des matelots qui, aux soirs d'ivresse, la traitaient comme une bête de somme au gré de leur fantaisie.

Depuis qu'elle était en Guyane, elle avait l'illusion d'une personnalité reconquise.

Le peu qu'elle avait appris à lire dans les livres, elle le complétait au hasard des journaux et des brochures qui traînaient dans les huttes, de campement en campement.

Elle avait quelquefois la nostalgie d'un pays qui se précisait à peine en sa mémoire; du moins ses rêves étaient-ils bien à elle sous un ciel ardent et dans un décor nouveau qu'elle transfigurait.

Et lui, d'où venait-il? où allait-il?

Samba parla à son tour et mentit.

Il lui raconta qu'il ravitaillait les placers, vendait des provisions aux ouvriers, bricolait de ça de là, du balata, des essences de bois de rose, que sa vie nomade le ramenait parfois aux mêmes endroits. Il inventa la vie qu'il eut voulu mener librement s'il n'y avait pas eu le passé, le bagne, les crimes et le sang. A l'abri de la nuit complice, près de cette femme, il se leurra un moment et put croire que le présent n'était pas aussi douloureux, aussi atroce... Sous le pardon des étoiles, l'homme abominable oubliait...

La femme écoutait l'inconnu, passive, attirée par sa voix rauque et chantante, évoquant d'autres voix dont elle avait surpris l'écho dans les paroles de sa mère, un pays dont elle se souvenait à peine, mais qu'elle imaginait en sa pensée, merveilleux, fertile, apaisant, où les bons nègres

passent heureux et puérils une existence sans contrainte.

Samba était à ses yeux une figuration, incertaine mais vraie, de tout ce qu'elle avait rêvé, de tout ce qu'elle avait confusément voulu sans



jamais réaliser son désir. Si vague fut-il, ce dernier s'imposait à son esprit et à sa chair, à l'heure où l'homme parlait.

Et sans un mot d'aveu, avec des gestes précis et un consentement mutuel qui valait toutes les promesses, ils s'aimèrent. Le frisson du soir, la brise de mer venant du large balayaient les par-

fums du jour... Une lune large et safranée montait au-dessus de l'horizon infini... La voix de la forêt murmurait par ses mille bruits mêlés, un hymne de bonheur et d'abandon.

Les zoucounagnas, ces lucioles vibrantes des tropiques, emplissaient l'air de leur vol de feu...

Et quand leur étreinte se desserra, les deux amants se dirent leur nom...

« Je suis Samba.

— Moi, je m'appelle Elvira.. »

Ce fut tout. Elle ne parut pas étonnée en écoutant le nom qui semait l'effroi dans la colonie.

« Tu n'as jamais entendu prononcer mon nom?

— Jamais! »

Peut-être insouciante, sans crainte vaine, sans appréhender un danger quelconque, puisqu'elle était servante et protégée, ne prêtait-elle aucune attention aux colloques des indiens, des boschs ou des blancs peu causeurs et dédaigneux.

Et Samba se sentit moins malheureux, devant cette fille qui lui rappelait le passé et posait sur l'époque maudite de son premier crime et de son premier amour, évocation abhorrée, l'absolution consolante de ses caresses.

Cet amour malheureux, il ne l'évoquait pas sans haine.

Dans son cerveau tout embrumé, où seuls vivaient la crainte de la mort et le désir de se défendre, il figurait, vaguement, une entente

tacite entre la femme d'autrefois et les soldats venus d'Afrique en conquérants.

Il avait tué pour une femme, il avait assouvi sa vengeance comme un fauve et pourtant, dans son cœur était resté ce sentiments que, sans doute, la femme avait accepté de vivre infidèle. Et cette pensée, pourtant confuse, avait été la déterminante de sa cruauté actuelle.

Il retrouvait une femme de sa race et le souvenir cuisant hier, s'effaçait.

Peut-être celle-ci était-elle meilleure!...

**

Elvira retourna à sa case.

Samba promet de revenir.

Il était ému, et longtemps, son chien couché près de lui, il demeura les yeux grands ouverts, fixés au ciel jaspé d'étoiles.

Il sentait qu'une vie nouvelle commençait. Un être avait eu compassion de lui, ne l'avait pas rejeté avec dégoût ou frayeur. Son nom, prononcé par d'autres lèvres, ne lui avait pas rappelé sa misère, son enfer, la bataille qu'était sa vie de révolte et de sang.

Au matin, il s'enfonça dans la forêt...

Il rôda encore dans toute la région de Mana, suivit la grande crique jusqu'à la léproserie de l'Acarouani où il partagea la nourriture des

malades, grâce à la générosité des sœurs de Saint-Joseph de Cluny, dont l'œuvre admirable est un sacrifice qui se poursuit dans une atmosphère de mort, et pour lesquelles, il avait, d'instinct, un respect confinant au fétichisme primitif.

Il passa d'habitations en habitations, pillant ici, buvant là, harassé chaque jour davantage, mais fort de sa résistance aux lois, de son mépris des hommes, l'arme au poing et courant toujours, ivre d'une liberté protégée par la peur.

Mais l'obsession d'Elvira était telle qu'il revint deux semaines plus tard au bord de la mer.

Comme une bête qui ne connaît que les coups, qui s'est courbée sous le fouet, qui n'a mangé de pâtée qu'à la dérobée, Samba avait trouvé délicieuse la rencontre de la femme bambara et c'est pourquoi il avait repris le chemin de son premier rendez-vous.

La case où vivait Elvira était pleine de bruit. Les blancs étaient revenus des placers. Les noirs et les indiens ivres chantaient et se querellaient. Un feu brûlait sur le seuil.

La silhouette d'Elvira se profila sur la cloison de feuilles. Samba s'approcha en rampant et l'appela.

A la voix, la femme trembla et rentra précipitamment. Samba se cacha parmi des bananiers et attendit. Il savait qu'Elvira le chercherait et viendrait le retrouver.

Bientôt, tout fut apaisé, et les lumières éteintes, il ne restait plus, devant la porte de la case centrale qu'un énorme brasier qui se consumait lentement.

Alors Elvira sortit, et s'enfonça dans la nuit, vers la plage où elle savait rencontrer Samba.

Celui-ci jaillit de l'ombre, et la prit aux épaules. Elvira chavira sur sa poitrine, et craintive, n'osait parler. Ils allèrent ainsi jusqu'à la place de leur première rencontre. Longtemps ils restèrent étroitement enlacés, serrés l'un contre l'autre comme des bêtes poursuivies et qu'un danger menace.

« Montre-moi ta main », dit-elle enfin.

Samba tendit sa main mutilée. Et Elvira, la voix cassée par l'émotion, incapable de faire un geste, articula, lentement.

« Tu es Samba... L'homme au doigt coupé...

— Pourquoi me questionnes-tu? As-tu peur?

— Non, mais je sais qui tu es...

— Alors...

— Alors?... On a parlé de toi, là-bas. On te cherche, on sait que tu es dans la région... Va-t'en...

— Qui a dit cela?

— Un relégué qui a rencontré un surveillant au poste de Kourou.

— Qu'importe!!... On ne me prendra pas. Je me défends. Le premier que je verrai, tombera.

— Va-t'en.

— Cette nuit, oui... Mais, pas une autre fois... Je reviendrai. »

Au moment où l'homme disparaissait au tournant du sentier, près de la case endormie, une forme se dessina, une voix appela : « Elvira! »

« Va-t'en! » cria la femme.

Mais Samba, à la voix de l'homme s'était arrêté. Dans sa tête passèrent rapides, quelques images provocantes... A la lueur du brasier il reconnut un blanc... L'ennemi... Il arma son fusil, prit son temps, épaula, et le coup partit... L'écho, dans la forêt, répercuta le bruit terrible.

L'homme était tombé foudroyé...

Mais Elvira, se débattant parmi les noirs et les indiens, criait inconsciemment le nom :

« Samba! va-t'en!!... »

Dans la case, le blanc entouré de pagayeurs et des quelques relégués qui l'accompagnaient en prospection interrogeait Elvira, écroulée, à genoux sur sa natte, secouée par les sanglots :

« Tu connaissais Samba? »

— Oui.

— Depuis longtemps?

— Non.

— Comment l'as-tu connu?

— Dans la forêt, devant la mer.

— Tu savais qui il était?

— Non. J'ai appris par lui qu'il était Bambara comme moi.

— Et quand on a parlé devant toi, tu n'as pas regretté cette rencontre?

— Non, pourquoi?

— Parce que l'homme tue, et que celui qui le descendra débarrassera la colonie d'un fléau. Tu es une chienne ignoble. Tu fileras à la prochaine montée dans le bois. Et tu iras retrouver Samba. Vous ferez un beau couple.

— Il est Bambara comme moi.

— C'est un sale nègre, et d'ailleurs il vaut mieux que je te livre aux gendarmes comme complice de l'homme au doigt coupé.

— Qu'ai-je fait? J'ignore tout de lui!

— Qu'importe! on fera de toi ce qu'on voudra. »

Elvira garda un mutisme absolu. Elle attendait... Que lui faisait le châtement promis? Elle aimait l'homme de sa race. Elle savait qu'il reviendrait bientôt, demain peut-être pour la

prendre et l'emporter dans la forêt mystérieuse où l'on se cache bien, où l'on vit libre, où l'on est une force. Et Samba était le maître et une force. Le blanc pouvait la menacer. Le fusil de Samba répondrait aux menaces et aux coups. — Et puis, le contact des autres hommes ne la troublait pas. Elle n'avait jamais connu l'ivresse de l'amour, soumise aux caprices des brutes, sans un baiser et sans une tendresse. Mais Samba l'avait révélée à elle-même. C'était l'homme du passé, le souvenir vivant et dominateur du pays évoqué, l'amant de sa race, sa peau, son odeur, sa voix, le même sang, le même feu... Et sa vie de misérable servante, quasi esclave de toutes les rudesses, de toutes les grossièretés, sa vie lamentable était transfigurée....

Elvira s'endormit au matin, bercée par son rêve...

Les relégués et le blanc causaient à voix basse :
« On aura l'homme.

— J'en doute.

— J'ai longtemps douté aussi, mais aujourd'hui nous tenons l'appât.

— Elvira ?

— Oui.

— Samba reviendra par besoin et par bravade.

Il se doute bien qu'Elvira nous sert. Alors qui sait, il cherchera à l'emmener avec lui... à moins qu'il ne flambe la case avec nous dedans une de ces nuits.

— Alors?

— Alors, il faut prendre chaque soir ses précautions.

— Si l'on pouvait « chauffer » le chien, d'abord.

— Facile.

— Facile! Et comment?

— On jettera des débris de viande empoisonnée dans une écuelle. On a ce qu'il faut ici...

— Et puis?

— Et puis on tendra des cordes, d'arbre à arbre, autour des cases. L'homme trébuchera. Il sera à nous... »

Le blanc était parti à cheval pour Mana où il devait donner des renseignements complémentaires sur le dernier exploit de Samba.

Les indiens et les noirs, depuis la veille, étaient allés aux approvisionnements par pirogue et ne devaient rentrer que dans trois jours.

Elvira, comme hébétée, muette, vivait parmi les cinq forçats libérés qui jouaient et buvaient dans la case.

Samba avait erré tout le jour qui suivit le drame rapide de la nuit... Il voulait revoir la femme qu'il aimait violemment, sans expliquer que la passion nouvelle qui le secouait et à laquelle il se courbait, esclave d'un désir brutal, éveillé dans la solitude et la détresse farouche de sa vie.

Une autre idée lancinante le torturait.

Il était jaloux, jaloux comme une bête, parce qu'il avait vu le blanc au seuil de la case, qu'il l'avait entendu appeler sa noire, et qu'en son esprit brusquement obsédé par l'amour qui faisait renaître tant de forces contradictoires, depuis longtemps endormies, il reconstituait l'existence soumise d'Elvira. Il imaginait d'autres scènes et il souffrait.

Et cette jalousie le tenaillait pendant des heures d'attente et de guet, dans la forêt bleue et verte, domaine dérisoire par sa beauté même, de l'homme terrible qu'il était devenu. Que faisaient à son cœur de proscrit le cadre et le silence du grand bois?

Il avait confusément la sensation qu'il marchait sur une route inconnue vers la débâcle et la mort. Son instinct le guidait et il subissait uniquement deux directives, se défendre contre

les hommes, la main sur son fusil, et apaiser sa tendresse pour une femme de sa race.

Cette affection spontanée le vengeait des malheurs de jadis. Il respirait sur Elvira un souvenir lointain des forêts natales, des tribus joyeuses, des fêtes au bruit des tam-tams, l'odeur des fleurs violentes, les parfums huilés des filles Bambaras aux courts cheveux...

La douceur enivrante du présent l'emportait comme un enfant en des songes troubles et confus, et le fauve engourdi faisait rentrer ses griffes...

L'heure amollissante de la nuit le ramena vers le groupe des cases où les forçats avaient ourdi un complot qui devait lui être fatal.

Le ciel sombre, voilé de nuages, rendait plus épaisse l'obscurité de la forêt. Une torpeur étouffante, sans aucun souffle, pesait sur la terre en constante fermentation. Les miaulements des chats-tigres, les cris agressifs des singes ajoutaient une note sinistre au décor impénétrable, aux grandes lignes sans commencement ni fin. Une hostilité inexplicable semblait venir des choses et des bêtes, et Samba pour la première fois, sentit un frisson inconnu le secouer.

Et il était plus seul encore de l'abandon de son chien. Ce dernier était habitué à gambader un peu partout, mais revenait toujours près de son

rude maître. Et depuis le matin, il n'avait pas réparu...

Samba, la voix sourde, le héla...

Aucun bruit, aucun aboiement ne répondit... Le chien n'emplissait pas la nuit de son cri lugubre et plantif. Enervé, méfiant, mais obéissant à une force aveugle, Samba marcha vers la case où devait l'attendre Elvira.

A tâtons, d'arbre en arbre, il allait, halluciné et craintif... lui, que les pires audaces avaient rendu légendaire. Il distingua un peu de lumière à travers la forêt : la case d'Elvira. Il s'arrêta. Par une trouée, le vent de la mer vint lui fouetter le visage...

Des nuages couraient dans le ciel et un instant découvrirent la lune...

Une clarté blafarde précisa les choses... Samba guida mieux sa marche vers le but qui l'attirait.

Une grande lassitude l'envahissait. Il n'avait jamais éprouvé pareille fatigue...

Il s'accroupit au pied d'un énorme cacaoyer et sa main, dans l'ombre, heurta un corps encore souple et velu. Il se pencha...

Son chien!... Mort!...

La bête avait dû se traîner jusqu'à cette place et crever là... sans un cri...

Samba comprit alors que la guerre continuait entre les hommes et lui, et fou de rage, il se rua par la sente inondée à présent de rayons de lune,



George [unclear]

décidé à tuer de nouveau, à tout flamber, pour venger son chien, pour prendre Elvira, l'entraîner dans l'aventure tragique de sa vie, remplacer la bête morte, sentir un être près de lui, qui, parmi la réprobation de tous et dans sa lutte contre les hommes, eut pour lui de la douceur, de la pitié, du silence, une fidélité tendre, soumise, résignée.

Près des cases, Samba reprit haleine, s'assit sur un tas de lianes... Un glissement lui indiqua la présence d'un reptile qui fuyait. Les bêtes et les oiseaux se taisaient peu à peu...

La nuit berçait les choses...

Effondré, Samba, recroquevillé sur lui-même, buvait le vent du large, qui lui apportait un peu de fraîcheur... Ses tempes battaient. Il respira longuement et se dressa... En quelques bonds il fut sur le cercle des cases. Il rampa tout autour... Rien ne bougeait... Quelques rayons de l'intérieur, filtraient à travers les cloisons de feuillage.

Un tel silence, cette clarté, le mystère nocturne impressionnaient Samba... Il tenait son fusil serré dans ses mains... Il guetta un moment. A quoi bon? Peut-être les blancs dormaient-ils? Elvira ne l'attendait pas...

Résolument il bondit au centre des cases, mais il trébucha et tomba lourdement... Un coup de fusil qu'il lâcha dans sa chute partit... et l'écho de la forêt répéta le bruit tragique...

La case centrale s'ouvrit... et avant qu'il eût pu se dépêtrer des cordes qui entravaient ses jambes, Samba était ligoté et jeté comme un paquet au seuil de la hutte. Les blancs ricanèrent. Ils étaient excités par l'alcool et triomphaient avec une joie terrible de *l'homme au doigt coupé* réduit à leur merci.

Ils ne tuèrent point Samba. Ils le frappèrent, lui nouèrent les membres avec des cordes et crachèrent sur lui.

C'étaient des hommes perdus, des forçats libérés, des êtres vils et sans courage, cruels et pervers. Ils savouraient la jouissance de venger ceux qu'avait « séchés » le noir. Et le sadisme du crime, le prurit du baigne inoublié, donnaient à leur esprit un tour inventif qui fait la gloire des bourreaux chinois.

Et puis, ils étaient les maîtres, ces cinq bagnards, ces cinq déchets, livrés à eux-mêmes en l'absence du chef, le prospecteur parti depuis trois jours.

A la lueur des torches, ils vinrent contempler la brute impuissante.

Samba fermait les yeux obstinément.

Les hommes prirent des branches épineuses et firent rouler leur prisonnier contre un tronc d'arbre jusqu'à un haut cocotier dont le bouquet de palmes se balançait au vent avec un bruit sec.

Ils dressèrent Samba contre le fût et l'y attachèrent, face à la case grande ouverte.

« Regarde! » cria l'un d'eux...

Samba, d'instinct, ouvrit les yeux....

Ses narines palpitèrent : l'odeur de la femme Bambara lui révélait sa présence. Et il vit Elvira, bâillonnée, attachée elle aussi au poteau central du carbet, les yeux fixes, agrandis par la peur.

Alors Samba comprit... et cria :

« Tuez-moi vite!

— Non, mais des fois, gouailla l'un des forçats, tu penses qu'on va te passer par les armes... On te règlera ton compte à notre façon... Pas vrai, les autres?... »

Des injures, des mots ignobles sortirent des lèvres rasées. Et jusqu'au matin les hommes burent de l'alcool.

De temps en temps, l'un d'eux venait aiguillonner la souffrance de Samba. On lui arrosa les mains de tafia et une flamme rapide le couvrit... Samba hurla de douleur... Ses cris se perdaient parmi les cris de la forêt, à l'éveil des choses et des bêtes.

Le matin doré se leva sur les flots...

L'humus fumant du grand bois emplît l'atmosphère d'une âcre odeur.

Tout à fait ivres, les forçats décidèrent d'en finir avec Samba.

A cent mètres, l'Océan roulait ses vagues vers

la grève parsemée de rocs. En face, les îles du salut se découpaient sur un ciel de feu, et les hommes comprirent à leurs yeux mauvais la même pensée, la même idée diabolique.

Ils amenèrent au pied de l'arbre où hoquetait Samba une branche et y plièrent la victime comme on noue une voile sur la vergue.

« Et le cabot! Faut lui donner son cleb!

— T'as raison, va le poisser. »

Un forçat ramena la dépouille du chien et la fixa sur le corps de Samba, le museau de la bête près de la tête du noir...

Et, en vociférant, en chantant des chansons obscènes, ils traînèrent les corps jusqu'à la grève.

Samba suffoquait. Un râle puissant soulevait sa robuste poitrine. Il criait des jurons bambaras aux blancs qui le raillaient et, par instants, lui jetaient une poignée de sable aux yeux...

Ils amarrèrent le paquet sinistre à l'arrière d'une pirogue et, bientôt, à coups de pagaie, rapides, ils furent à quelques encâblures du rivage.

Alors l'un d'eux coupa l'amarre...

Les corps et le bois flottèrent quelques secondes...

Les requins!!!...

Guyane 1919 — Paris 1922.

LE TRESOR INUTILE

La Savane de Fort-de-France est adorable. Aux escales des grands transports, elle présente une animation inaccoutumée. Elle s'emplit, le soir, du bruit des conversations les plus diverses, à voix haute, mêlant toutes les langues, de l'italien mélodieux aux rauques accents des Allemands et des Américains du Nord. Des fonctionnaires anglais qui vont rejoindre leur poste, à Sainte-Lucie, Trinidad ou Démérara sont plus discrets; ils sourient, ironiques, au bruit insolite des passagers lâchés comme des écoliers en vacances et fument, placides, cependant qu'au loin une chanson s'alanguit dans l'air et que la musique du bal « Loulou » broie, inlassablement, les mêmes rythmes.

Après quatorze jours de mer, on savoure la quiétude de Fort-de-France, son charme émouvant aux heures apaisées de la nuit. Par des clairs de lune inoubliables, la Savane, la promenade célèbre, avec ses hauts arbres et ses flamboyants aux fleurs écarlates est un décor théâtral que semble garder, souriante et mélancolique, Joséphine, l'amoureuse créole choisie par Bonaparte.

Et tous les bons Martiniquais évoquent, non sans fierté, l'étrange destinée de leur compatriote, qui fut la plus aimée du Corse.

Nous goûtions cette heure nocturne, exquise entre toutes, après une traversée mauvaise, et les cocktails glacés nous préparaient aux délices d'un repos particulièrement agréable sous le ciel des tropiques.

Cinq hommes autour d'une table, à l'aise dans les rocking-chairs, il n'en faut pas davantage pour que toute la vie déroule ses drames et ses joies.

Cinq hommes : un ingénieur de trente-cinq ans, Allan Douglas; deux aventuriers hollandais, courageux et intrépides; un placérien français qui rejoignait une entreprise au sud de l'Oyapoc, en Guyane française, vers les territoires fabuleux où la moisson d'or fut si belle il y a trente ans, et un nostalgique voyageur.

Allan Douglas, quoique jeune, avait huit ans de brousse. Ancien cadet d'un régiment de Sa Majesté britannique, il avait, après s'être conduit vaillamment pendant la guerre, connu la disgrâce à la suite d'une histoire de jeu. Il était parti d'abord pour le Cap, attiré par les mines d'or et de diamants. Mais là encore il ne réussit pas. Il connut le Klondike et la Floride, toujours à la poursuite du métal. Trois fois la divinité mauvaise avait déjoué ses tentatives et fait

échouer ses projets. C'est alors qu'il avait travaillé en Guyane hollandaise, à plus de cent milles de Paramaribo, sur les bords du Suriname et des criques dont les sables charrient les paillettes. Il ne se plaignait pas et jouait moins. Mais c'était un homme dur, sévère envers tous et peu sensible.

Il n'avait de pitié apparente que pour les déclassés, pour ceux qui fuient la justice ou lui échappent.

« La loi, disait-il volontiers, laissez-moi rire. Une seule compte : celle du plus fort. »

Et c'est lui qui parlait, loquace contre son habitude, par ce beau soir de septembre, dans l'ombre bleue de la Savane, à l'écart de la grande clarté des terrasses où discutaient les trafiquants et les rhumiers.

Il s'adressa à moi.

« C'est votre premier voyage aux terres arden-tes, m'avez-vous déclaré ? »

— Oui.

— Vous allez vers l'or ou les bois d'essence ?

— Vers les deux.

— En effet; tout est bon dans ce pays étrange que fut jadis l'Empire des Guyanes. Vous êtes solide, le climat ne vous éprouvera guère. Il faudra éviter la fièvre. La quinine préventive est indiquée.

— Vous avez été malade, vous ?



— Oui, j'ai tenu trop longtemps la forêt. Paludéen? Qui ne l'est pas, là-bas? Vous le serez comme les camarades! »

Nos autres compagnons sourirent.

« Merci pour la prédiction !

— C'est la vérité, mais ce qui est plus dangereux que la maladie et les bêtes, ce sont les autres fauves, les évadés du bagne français qui partent à l'aventure à travers la forêt. Si vous en rencontrez, tenez-les à distance, le browning en main, sinon, ils se jetteront sur vous pour s'approprier des provisions et des armes. En général, ils sont perdus et affamés. Ils cherchent la liberté. Ils trouvent la mort. Ceux qui n'ont pas abandonné tout espoir de vaincre le mauvais sort rôdent autour des placers. Ils essaient de voler et on les abat, ou bien ils offrent leurs services. On les surveille et on les garde. Et, quelquefois — rarement — les mineurs constatent qu'on peut tout attendre de ces misérables qui rêvent encore de fortune et de retour vers les civilisés qui les ont jadis exilés.

« Il y a trois ans, j'ai passé onze mois sur un chantier, dans la haute Mana, pour une compagnie américaine. Le pays était sûr, et nous avions établi un campement pour une poignée d'hommes, le long d'une crique. Un matin, nous vîmes déboucher de la forêt, à l'entrée d'une vaste clairière, deux forçats évadés qui se jetèrent à genoux, implorant du secours. Je leur fis signe d'approcher. Ils vinrent en tremblant et demandèrent à manger. L'un d'eux mourut dans

la nuit, épuisé, sans un cri, sans une plainte, d'un étouffement subit. On transporta le cadavre vers un rapide du fleuve. L'eau emporta le corps...

« Le survivant, qui avait reçu une instruction solide, me raconta son histoire : meurtre et vol pour une femme qui, d'ailleurs, l'avait trahi. Il venait de tirer cinq ans de pénitencier et en était à sa troisième évasion. Il préférait la mort au cauchemar des camps de Saint-Laurent-du-Maroni. Il avait des connaissances générales étendues et, très adroit, pouvait être utilisé. Il travailla avec nous. L'or payait assez. Cependant l'homme me demanda une part. Il avait vu les roches en aval de la crique; il était certain de trouver des filons et des pépites. Si nous allions plus loin, il réclamait des vivres pour un mois, des armes et des outils.

« Il ne voulait devoir qu'à lui seul la fortune. Je lui fis observer les dangers qu'il courait, combien l'entreprise était hasardeuse, et que si les roches devaient rendre, nous resterions là. Rien n'y fit. Obstiné, l'homme me répondit : « Ecoutez, chef, je connais le sol, je sais ce que je trouverai... Ensuite, je remonterai vers la mer. « Avec de l'or, j'aurai des Indiens complices. Ils « me mèneront en territoire hollandais. Qui me « reconnaîtra? Vous m'avez donné des effets, une « carte. Je possède mon grand bois et j'ai appris,

« grâce aux bêtes et aux oiseaux, comment il
« faut se guider. Je vous en prie, faites-moi la
« grâce de me laisser seul... C'est ma dernière
« chance... Vous seriez obligé de me livrer ou
« de m'abandonner plus tard; allez, je suis fixé;
« il le faudrait... malgré votre bonté, parce que
« je suis hors la loi. Des outils, des armes, de
« la nourriture pour quelques semaines, et je
« tente le coup... J'en suis sûr! »

« Il parlait comme un illuminé. Il voulait refaire sa vie sans rien devoir ni à la charité ni à la pitié. Il jugeait suffisant de ma part le fait de l'avoir accueilli. J'ai compris et j'ai accepté. Quelques jours après, nous partions au sud de la chaîne des Tumuc-Humac.

— Vous avez su ce qui arriva par la suite?

— Oui. Et c'est là que je trouve la confirmation tragique de la légende d'El Dorado. Le métal se cache, et lorsqu'il est découvert, il se défend. Dix semaines plus tard, nous remontions les criques, pour aller à Mana. Une halte était prévue à l'ancien campement. Nous le retrouvâmes tel que nous l'avions laissé. Deux mineurs ayant aperçu des traces de bêtes et des vols d'urubus, gagnèrent la grande forêt. Ils aperçurent, devant la roche aurifère, le cadavre, à demi dévoré par les fauves et les fourmis rouges, du malheureux forçat, tombé devant le trésor. Il avait déblayé le quartz. Le filon, insignifiant, s'achevait dans

une poche qui contenait plus de quinze kilos de pépites d'or vierge. L'homme était mort à la tâche, mort de faim devant le trésor convoité.

« Dans son chapeau, on trouva quelques feuillets de papier où il évoquait son passé. Pauvre bougre! Il se nommait François Graversi, de Marseille, ingénieur. Le métal était resté le maître. La forêt avait vaincu l'aventurier. Voyez-vous, camarade, l'or est l'ennemi. Il faut le traiter comme tel... Vous prendrez bien un autre cocktail, minth-julep, avec beaucoup de glace. Le vent est tombé et il fait chaud... »



LE CERCUEIL

L'homme pérorait dans un bouge de Trinidad, à Port-of-Spain, quartier de couleur.

J'étais un auditeur anonyme, devisant avec un Hindou famélique, l'un de chefs du quartier. Il parlait un anglais très pur, et, me montrant un groupe de cinq ou six Blancs qui écoutaient un forçat à figure blafarde et rasée, il me dit :

« Quand ils sont tranquilles, qu'ils ne s'enivrent pas trop, le gouvernement colonial de Trinidad tolère vos convicts ici. Mais, en général, ce sont des hommes perdus. Ils traînent quelque temps à travers le Mexique, l'Uruguay, la Guyane hollandaise et Démérara, et, finalement, retombent à leurs vices et à leur honte, ils se font cueillir par la police qui ne plaisante pas, et nous vous réexpédions vos Français à Saint-Laurent-du-Maroni. Ecoutez-le.

« Les hommes sans visage — car vous avouerez qu'ils n'en ont plus — ont toujours des souvenirs savoureux. Ne croyez pas que je goûte leurs histoires. Notre patrie lointaine n'attend rien de la vie précaire d'ici-bas et les paroles des hommes ne sont que des mots écrits sur le

sable. Mais il est impossible de ne pas croire ce que disent ces hommes, car ils n'ont pas la force d'inventer. »

Il se fit un silence. Je feignis de feuilleter de vieux magazines qui traînaient sur la table. Voici ce que disait le forçat :

« J'ai réussi ma première évasion. J'avais pu voler à Kourou une pirogue. Je m'étais laissé porter par le flot qui me rejeta à Surinam, où je ne pus séjourner, car un crime avait été commis la veille de mon arrivée et la colonie était hostile aux hommes du « Grand Collège ». Je réembarquai « avec le perdant » et les courants me portèrent, après deux jours de mal de mer, jusqu'à Démérara, d'où, comme soutier, je partis à bord d'un cargo pour Trinidad.

« Je me tiens peinard, car les mangeurs de bœuf, policiers du roi, ne sont pas tendres pour nous!

« C'est ici que j'ai appris l'aventure extraordinaire d'un copain que vous avez connu, puisque, vous aussi, vous avez laissé votre carte au bagne, un nommé Vachin, dit Baraque, un homme qui savait faire comme pas un une pièce de monnaie avec un moule en plâtre.

« Roublard, Baraque avait capté la confiance des surveillants et, comme il avait de l'instruction, qu'il paraissait être mâté par le climat et le régime, on lui donna un poste de confiance

aux îles du Salut. Il devint infirmier et plus spécialement chargé du service des morts. Vous savez que la « tentiaire » est économe, et qu'on envoie le bonhomme dans la flotte, après un simulacre de mise en bière.

« Jouant son rôle admirablement, Baraque était devenu une façon de camarade du surveillant chef des îles du Salut. Or, sous cette apparence paisible, le « poteau » préparait sa chanson.

« Il avait transporté sur les dégradés de l'île, deux longs madriers sur lesquels il devait fixer le cercueil qui servait aux *pâles qui avaient viré l'œil*.

« Un soir de veillée mortuaire, pendant que le surveillant dormait, il balançait le cadavre aux requins qui se chargèrent de lui fournir une concession temporaire, et il emporta le cercueil jusqu'aux madriers qu'il attachait avec des lianes. Il avait fait à l'avance des réserves de pain et de biscuits. Il se cacha dans le cercueil et se laissa aller au flot. Il avait pour arme un sabre d'abatage et une pagaie, afin de diriger la sacrée barque!

« Ah! mes enfants, quelle séance! Les requins bondissaient autour de cette épave et Baraque se défendait. Sa lutte, qu'il a racontée aux juges, dut être effroyable. Le courant de l'Amazone, à

la naissance du Gulf Stream, et qui passe au sud de la Floride, entraîna le bonhomme à une vitesse de deux milles à l'heure.

« Ce voyage dura quatre jours et Baraque échoua au sud de Démérara plus mort que vif. Mais, au lieu de rester tranquille, de s'employer à de petits métiers de tout repos, il « poissa » des montres chez un bijoutier, dès qu'il put se balader en ville.

« Ramassé, identifié, on le réexpédia à Saint-



le cerneuil.

Laurent-du-Maroni, où le tribunal maritime lui a collé dix ans de « travaux » supplémentaires, car c'était la troisième fois que Baraque s'évadait.

« J'ai appris cette histoire par Morue, le marchand d'oranges, qui a trouvé le moyen de s'installer au Mexique, où il ne regrette pas la mère-patrie, ah! je vous en réponds!

« Mais cavalier dans un cercueil... Ah! quel voyage!... »

LA PIROGUE

L'Oyapoc est un beau fleuve qui sépare le Brésil de la Guyane française. Son estuaire est vaste et, de chaque côté, les berges présentent l'aspect inattendu de la forêt vierge. Il n'y a pas d'agglomération de huttes sur la rive française et il faut voyager pendant dix heures en cargo pour arriver à Saint-Georges-de-l'Oyapoc, où le fleuve, par une suite de sauts successifs à travers un pays désert, va se perdre dans les montagnes du Tumuc-Humac, en un point que le docteur Crevaux reconnut de 1877 à 1879 et où, personne, jamais, n'est revenu.

Si le spectacle est grandiose et monotone, la baie de l'Oyapoc, entre la montagne d'Argent et le cap Orange, est splendide.

Mes camarades et moi nous avons franchi la barre au soir tombant, par un crépuscule doré d'une intensité lumineuse étonnante, et c'est au matin que le bateau fut amarré à l'appontement rudimentaire de Saint-Georges.

Nous allions voir des coupeurs de bois de rose, des balatistes et nous étions sûrs de rencontrer quelques prospecteurs d'or qui s'aventurent au

sud de la petite ville, en pleine contrée indienne.

Nous ne fûmes pas déçus.

Tout ce que nous cherchions nous le trouvâmes et, le voyage depuis Cayenne ayant été assez fatigant, nous décidâmes de rester deux jours dans un comptoir que tenait un de nos amis.

Autour de ma case où vivait un bon nègre, très dévoué à notre pays, rôdait un pauvre vieux relégué auquel je donnai quelques sous et qui voulut me parler.

Dans ces pays lointains il faut savoir être patient et ne froisser personne, même ces déçus qui ont expié depuis si longtemps...

L'homme, complètement édenté, portait à la joue une affreuse cicatrice, produite par le ver macaque, le parasite le plus atroce que l'on puisse imaginer.

« Il y a vingt ans, me dit-il, que je ne dors pas... ou bien mon sommeil est accompagné du même cauchemar. »

Je n'avais pas eu besoin de le questionner pour apprendre l'histoire de cet ancien notaire, condamné pour escroquerie et vol à main armée, alors qu'il n'avait pas trente ans. Aujourd'hui, le condamné ayant purgé sa peine, astreint à la relégation perpétuelle, était un vieillard cassé qui s'en allait au tombeau, perdant peu à peu le sens des choses élémentaires de la vie. Il faisait de basses besognes, mangeait des détritrus,

et de ses yeux sanguinolents semblait suivre la même vision hallucinante. Je lui dis :

« Vous n'avez jamais cherché à partir, à vous évader? »

— Si! Une seule fois, et ce qui est arrivé est tellement affreux que je n'ai jamais pu chasser de mon souvenir les images tragiques de cette aventure.

« On avait jadis installé un camp de défrichage à l'est et au sud de Mana et nous étions, un camarade et moi, désignés pour le transport des vivres. Ce camarade s'appelait Flegnaux, mais on le surnommait « Bambou », tant il était long et maigre.

« Depuis des mois nous rêvions de partir par la mer, et, à cet effet, nous avions, dans le plus grand secret, avec des instruments de fortune, réparé une vieille pirogue abandonnée, cachée sous les palétuviers. Chaque jour, nous apportions des vivres, du biscuit, de rares conserves et des boîtes de lait condensé que nous trouvions le moyen de « chiner » au camp.

« Un soir, nous décidâmes de partir. Tout se passa normalement. Personne ne s'aperçut de notre disparition et, au matin, nous avions doublé la pointe Isère et, portés par le courant, évité le feu des Hattes.

« Pas de bateau à l'horizon. Nous espérions, en dérivant, échouer au-delà de la crique de

Warapu, en Guyane hollandaise. Nous essayâmes d'accoster au large de la pointe Galibi, au nord de l'île Grebois, lorsque se déroula un drame effrayant.

« Autour de la pirogue, qui était notre seul salut, bondissaient d'énormes requins et en quelques minutes je vis s'opérer chez mon camarade une transformation sur laquelle je ne pouvais pas me tromper.

— Nous sommes perdus! me dit Bambou. Les requins vont chavirer la pirogue. »

« Je lui conseillai de battre l'eau avec la pagaie et, tout à coup, Bambou fut pris de folie subite. Il avait peur, et la peur avait « tourné » son esprit. Il prononçait des mots sans suite parmi lesquels revenait toujours, comme une obsession : « On est trop de deux! Toi ou moi! »

« C'était une idée fixe. Bambou gesticulait, menaçant de renverser la pirogue par ses extravagances, il ricanait, appelait sa famille, mêlant des noms que j'ignorais à ceux de nos gardiens. J'eus conscience que nous étions voués à une mort atroce. Alors les mots qu'il disait : « Toi ou moi! » frappaient mon oreille comme un ordre reçu. « *Toi ou moi!* » Pourquoi moi?

« Devant ce dément, ma volonté fut plus forte que la sienne. Si je le jetais aux requins, ceux-ci entraîneraient leur proie loin de la pirogue et j'essaierais, seul, de gagner la haute mer

ou la côte basse plantée de petits arbres. C'était le sauvetage. J'allais commettre un crime, mais, au bain, un de plus, un de moins, est-ce que cela compte ?

« Bambou dansait comme un possédé. Il riait et claquait des dents... Alors, brusquement, oh ! ce ne fut pas bien difficile, en appuyant sur sa poitrine l'extrémité de la pagaie, je le fis basculer. Les squales se jetèrent sur le malheureux et disparurent. Une minute après, l'eau se teinta de rouge. L'affreux repas était fini.

« Ce que j'avais fait me paralysait. Je perdais



le uedant



George J. ...

la notion du danger. J'hésitais à pagayer de nouveau; mais l'instinct de la conservation me poussa et, pendant deux jours et deux nuits, je suivis la côte. Un orage se leva. L'océan était en furie et je fus précipité, pantelant, au delà de la crique Kiveriman. Mes provisions étaient perdues; je n'avais d'autre ressource que de revenir vers le Maroni. J'ai marché, cherchant ma route pendant une semaine. Je vivais de racines et de fruits inconnus. Quelques cocotiers me donnèrent la fraîcheur de leur pulpe et de leur eau. Et, tremblant de fièvre, exténué, les pieds en sang, je fus ramassé inanimé aux environs du phare, et livré le surlendemain à l'autorité pénitentiaire.

« Je connus la cellule, l'isolement, et je fus condamné.

« J'ai passé par tous les camps. Jusqu'au dernier jour j'ai accompli ma peine. Longtemps j'ai imploré ma libération; mais, vous le savez, la loi est terrible. J'ai eu une bonne conduite. J'ai été employé à Cormoran, à la Montagne de Fer, à Iracoubo, à Tonate : je cherchais à m'éloigner davantage du Maroni.

« Je passais pour faible d'esprit et, depuis dix ans, par quel hasard suis-je resté à Saint-Georges l'Oyapoc, je l'ignore.

« Mais je vis avec la terrible vision de Bambou

devenu fou dans la pirogue et de l'horrible festin des requins...

« Ne me demandez plus rien. J'ai perdu la notion de ce qu'était la vie, avant l'évasion. Je vous ai parlé, ce soir, parce que je suis au bout du chemin et que c'est un inexorable compagnon, le cauchemar, qui, chaque nuit, me poursuit...

« Le cauchemar!... Vous comprenez!... Je ne suis pas fou... Le cauchemar!... »



LE RECIDIVISTE

« Pour connaître les sentiers, pour savoir se frayer un chemin dans la brousse la plus impénétrable, vous pouvez être tranquille. L'homme que vous voyez, accroupi à l'ombre de ce manguiier, n'a pas son rival.

— On m'a conseillé de le prendre pour aller de Guizambourg à un poste de placérien de l'Oyapoc.

— L'avis est bon.

— L'homme est sûr?

— Aujourd'hui, oui. Il y a dix ans, je vous aurais dit de vous tenir sur vos gardes.

— Pourquoi?

— Parce qu'il eut, jusqu'à la quarantaine, passé quinze ans de travaux forcés, la folie de l'évasion. »

Après avoir déjeuné d'un cuissot de biche tuée la veille, nous bavardions, mon camarade Rebachy, vieux Guyanais qui n'a jamais quitté ce pays où il veut faire fortune, sauf pour de rares voyages à Paris, Dravey, créole noir de

la Dominique, prospecteur endurci, débauché et joueur, mais bon enfant, et moi, qui ne faisais que passer, en mission sur ces terres ardentés.



Je savais que l'évasion était chez les forçats une obsession dont ils se guérissaient mal. Ceux qui partaient, par la forêt ou par la mer, n'arri-
D'ordinaire, ils erraient, mouraient de faim,

+ étaient la proie des fauves du grand bois; ou bien l'embarcation pour la fuite par le fleuve avaient pas au terme de leur aventure tragique. Maroni et la mer était trop fragile, mal équipée; la plupart du temps une haute vague envoyait au fond bateau et chargement... et les requins avaient une pâture choisie.

Exceptionnellement, quelques hommes, de temps en temps, réussissaient à gagner le Mexique ou les colonies hollandaise et anglaise.

Je regardais l'homme que me désignait Rebachy. Je ne distinguais pas ses traits.

« Y a-t-il longtemps qu'il est à Guizembourg? fis-je, en le désignant.

— Sept ans. Il avait fini sa peine de vingt ans de travaux forcés pour meurtre. On eut pitié de lui, malgré ses tentatives d'évasion. Il obtint, pour services particuliers rendus à l'Administration pénitentiaire, une remise de peine de cinq ans, car il avait eu une nouvelle condamnation. On le plaça chez un colon qui n'est pas très riche. Il s'y est bien conduit et il finira vraisemblablement sa vie ici. Il aide les balatistes, les chercheurs d'or, les rares marchands qui viennent du Brésil ou de Cayenne; il parle créole, a appris des idiomes indiens. Il est précieux. Il faut cependant veiller à ce qu'il ne boive pas outre mesure. La grande tare du bagne, l'alcoo-

lisme, il l'a; on doit le défendre contre sa passion néfaste.

— Quel âge a-t-il?

— Cinquante à cinquante-deux ans environ.

— Vous avez des renseignements sur lui, sur son passé?

— Oui, et très précis, car je l'ai gardé quatre mois en prospection. Il faisait la cuisine au placer. Ce fut son début lors de sa libération en Approuague et Oyapoc. Mais puisque vous allez voyager avec quatre ou cinq camarades et que le « Récidiviste » vous servira de guide et de domestique...

— Le Récidiviste?

— C'est son surnom... Je vais satisfaire votre curiosité, bien compréhensible d'ailleurs. »

Nous achevions un dessert succulent, en gourmands que la richesse du pays excite à des excès de bouche : mangues juteuses couleur de soufre et au goût étrange sucré, à l'odeur de térébente, sapotilles et pommes-canelles, confitures apprêtées par la nature et offertes dans leurs minces écorces, monbains, bananes de la grosseur du doigt, savoureuses comme une crème fraîche, et l'heure était agréable, sur la véranda de la maison coloniale, confortablement installée.

Non loin de nous, le fleuve aux eaux lourdes

roulait, énorme sous un ciel sans nuages. Une pirogue glissait comme un ombre dans la torpeur du jour brûlant, et la mélopée que chantaient les Indiens, au rythme de leurs pagaies, avait pour nous un charme nostalgique et inattendu.

Rebachy acheva de vider son verre d'un vin qui n'était pas fameux, — mais c'était un luxe d'en pouvoir boire en ce coin perdu de Guyane — et il raconta la vie du forçat libéré, astreint à la résidence perpétuelle dans la colonie.

« Ce phénomène s'appelle Germain Roubillot. Il était mécanicien, mais surtout un mauvais drôle, abandonné par sa mère, veuve qui menait joyeuse vie, et livré à ses pires instincts. A vingt ans, le casier judiciaire du jeune homme s'ornait de six condamnations pour vol. La mère, qui toujours s'était montrée indulgente et faible, avait essayé chaque fois de sauver cet enfant perdu, mais il eût fallu le garder près d'elle, veiller sur ses fréquentations — chose impossible étant donné l'existence qu'elle avait choisie. Elle payait les frasques, indemnisait les victimes de son fils, mais ne pouvait, hélas! lui éviter la prison. Elle se remaria, car la vertu est toujours récompensée, avec un commerçant définitivement conquis par ses grâces. Et, de ce jour, Germain Roubillot n'eut plus à compter

sur les générosités coutumières. Il lui fut signifié d'avoir à disparaître de la circulation.

« Notre jeune apache ne l'entendit pas ainsi, fit scandale dans l'honorable demeure de M. Bourset, son terrible beau-père, fut cueilli par la police, une dernière fois relâché, et, pour se venger, décida de cambrioler la maison. C'était en août; M. et Mme Bourset étaient à Trouville. Germain s'installa, une nuit, dans la place et se mit en devoir, dès le matin, d'inventorier le salon et le cabinet de travail. Un retour inopiné du négociant le troublait dans sa besogne. C'était l'imprévu banal, la ruine des espoirs du bandit. Il n'hésita pas, se jeta sur son beau-père et l'étendit d'un coup de couteau. Le malheureux en réchappa et vint déposer en cour d'assises.

« Sa femme, n'obéissant qu'à son cœur de mère, l'avait vainement supplié d'être magnanime... Notre bourgeois était féru de principes et cette aventure avait nettement refroidi son ardeur pour celle qui portait son nom. Il y eut des paroles aigres, puis des scènes regrettables, tant et si bien que huit mois après le drame, au moment des assises, le ménage était détruit. La veuve Roubillot retournait, malgré la quarantaine sonnée, à l'incertitude de sa vie et réellement à la misère.

« Elle apparut, douloureuse et fière, malgré



George A. Auman

sa déchéance; elle eut des accents émouvants pour défendre son fils. Bourset fut impitoyable. Le jury aussi et Germain Roubillot, condamné à vingt ans, devint le « 9.875 » et la *Loire* le déposa sur les rives sans attrait, du moins pour lui, du fleuve Maroni.

« Quatre fois il s'évada. Il fut ramené au bagne, exténué et à moitié mort. Cependant, il réussit après dix ans de « grand collègue » à partir par la mer, gagna le Vénézuéla, végéta d'abord, reprit son métier de mécanicien, gagna son passage « pour France », et, un beau jour, débarqua à Paris. Il venait se venger de l'homme qui l'avait chargé en cour d'assises et venger sa mère, morte de privations et de honte sur un lit d'hôpital. Il avait appris le décès par un parent miséricordieux qui lui écrivait une ou deux fois chaque année.

« M. Bourset habitait toujours, boulevard de Courcelles, le même petit hôtel où jadis il avait installé Maria Roubillot. Depuis longtemps il s'était remarié. Et le drame fut rapide. Germain guetta sa sortie et, en pleine rue, lui planta son couteau dans le dos. Par un hasard miraculeux encore, Bourset ne fut que légèrement touché. La lame avait été arrêtée par la matelassure d'un appareil orthopédique qui comprimait une fâcheuse obésité

« Le compte de Germain fut bon. Il passa de nouveau en cour d'assises, mais il fut plus éloquent que son défenseur. Il raconta lui-même, sans mensonge, avec une évidente sincérité, ce qu'avait été sa vie d'enfant, le premier crime, conséquence de cette jeunesse sans direction, la mort de sa mère, sa seule tendresse ici-bas, son séjour au bagne, l'idée de vengeance qui l'avait obsédé...

« M. Bourset, à dix ans d'intervalle, se trouvait de nouveau en présence du même individu. Il ne fut pas généreux, cela se conçoit; il s'en remettait à la justice pour que pareil criminel fût frappé sans indulgence.

« Contrairement à ses prétentions, le jury admit les circonstances atténuantes. Germain Roubillot fut condamné à huit ans, cette peine se confondant avec la première et renvoyé au bagne.

« De retour ici, il se montra faraud, fort cail-lou, un « mâle » comme ils disent et une véritable terreur. Trois ans après il s'évada. Repris à Georgetown, à la suite d'une rixe, il déclara avoir pris le large pour aller à Paris « régler son compte au vieux ». Le juge du tribunal maritime, le plus doucement du monde, lui dit : « Ce n'était plus la peine. Une lettre arrivée ici pendant votre absence vous annonce la mort de M. Bourset. »

« Puisqu'il est crevé, déclara Roubillot, vous pouvez être tranquille. Je ne chercherai plus à « en jouer un air ». Je suis bon pour la Guyane à présent, foi de Germain! »

« Il purgea trois mois de cellule, passa six mois aux incorrigibles, eut une bonne conduite et tira treize ans qu'il lui restait à faire dans des condtions normales. Libéré, il s'appliqua à améliorer son sort par le travail.

« Mais c'est une solitaire, farouche et il parle peu! Il doit ruminer sa vengeance dont la mort même n'a pas effacé le souvenir. Voulez-vous que je vous le présente? »

— Certainement. »

Rebachy appela : « Roubillot! »

L'homme se dressa. Il s'approcha. C'était un athlète un peu maigre, mais terriblement musclé. Le pénitencier et le climat ne l'avaient pas touché. La tête creusée de rides précoces, au masque effrayant, accusait l'âge. Il enleva le casque qui le préservait du soleil. Ses yeux pâles brillaient.

« Veux-tu partir en Oyapoc? Le voyage avec monsieur durera une semaine. Tu le raccompagneras ici avec ses camarades. Bien nourri. Bien payé. Ça te va? »

— Oui, à la condition que j'aurai droit à un coup de tafia par jour.

— C'est promis.

— Alors, ça va! »

Il leva la main et cracha à terre, vieille habitude prise au bagne, à l'occasion des combats singuliers!



L'ENFANT PERDU

« L'Enfant Perdu », c'est le nom d'un rocher aride surgi de l'océan à quelques milles de Cayenne. Un feu prévient les bateaux de l'entrée de la passe et des grands fonds propices à la manœuvre. D'ailleurs, les navires ne vont pas loin et mouillent au large, car le port est constamment envasé. Dignes ou défenses de tous systèmes ont été, les unes après les autres, emportées par des raz de marée.

Pour garder le feu de « l'Enfant Perdu », on a placé deux forçats. Ils reçoivent de la nourriture une fois par semaine. Aux époques équinoxiales le service est moins régulier.

Sur ce roc sans végétation, battu et balayé par les vagues, un drame horrible s'est déroulé.

Je l'ai appris en des circonstances qui valent d'être rapportées.

**

J'avais passé une journée torride de novembre avec le médecin-major de Saint-Laurent-du-Maroni, le grand bagne. Il me fut donné d'admirer

la plus curieuse collection d'orchidées chez ce savant qui trompait son ennui par des recherches botaniques. J'avais vu des fleurs étranges, depuis celle qui laisse pendre une langue visqueuse et qui mange réellement les insectes se posant sur ses pistils monstrueux, jusqu'aux poussières lumineuses ramassées au pied des géants de la forêt vierge, et qui vivent de la pourriture des arbres.

Le soir d'un bleu-turquoise tomba sur Saint-Laurent vite endormi.

Une maison, près du fleuve, restait éclairée.

Le docteur et moi, nous y allâmes. Une femme de Déménara était morte et la veillée funèbre réunissait des types hétéroclites et singuliers : les Hindous, serviteurs peu exigeants, des chercheurs d'or de passage et surtout quelques Anglais, hommes et femmes, qui psalmodiaient des chants funèbres.

La bière était posée au milieu de la chambre, à terre, entourée de cierges qui fumaient. Entre les strophes liturgiques, les assistants buvaient du whisky. Tout le monde était à peu près ivre. Et, c'est à l'heure trouble de l'aube où la terre fume et quand s'élève l'odeur spéciale de décomposition et de parfums venant du grand bois, que je remarquai, recroquevillé sur lui-même, transi de fièvre, un malheureux relégué, ancien condamné hors du troupeau. Il attendait le dé-

part du convoi funèbre pour ramasser les miettes de la table, les restes des victuailles laissées par les assistants et boire le fond des bouteilles.

Je lui tendis du tabac.

Il me remercia et ajouta avec ce ton de philosophie désespérée commune à tant de bagnards :
« Au moins la vieille est tranquille à présent. Mais nous... »

Je lui demandai :

« Vous n'avez pas de travail ? »

— Il n'y a rien à faire, ou si peu. Et puis j'ai les fièvres.

— On ne vous a pas guéri ?

— Non, ça ne se guérit pas.

— On vous soigne ?

— Non. D'ailleurs à quoi bon ? Je suis un ancien fou.

— Un ancien fou ?

— Oui. Mais j'ai toute ma raison aujourd'hui. Ne croyez pas que je veux vous intéresser à mon sort. J'ai trente-cinq ans de Guyane. J'y suis venu à vingt ans pour meurtre. Je me suis évadé trois fois; mourant de faim, je suis revenu au camp... Mais vous devez me connaître. On a dû vous parler de moi. Je suis le survivant de « l'Enfant Perdu »... *le fou*... Vous ne me comprenez pas ? LE FOU. »

Je regardai l'homme au visage émacié, sabré



de rides. Ses yeux brillèrent comme des braises. Les lèvres, décolorées et minces, gardaient un sourire ambigu.

« Comment vous appelez-vous ? »

— Peu importe ! On m'a baptisé ici « Thomas-le fou ». L'autre nom n'appartient qu'à moi.

— Je n'ai jamais entendu raconter quoi que ce soit à votre sujet.

— Vous ne savez pas l'histoire ?

— Non.

— Alors, régalez-vous ; mais vous me paierez de la quinine. Vous demanderez au major une boîte de lait. Vous habitez chez lui ; c'est facile.

— Je vous le promets.

— Eh bien, voici : après trois ans de sagesse, je fus désigné avec un camarade pour « l'Enfant Perdu ». Un bateau nous déposa sur le roc lors d'une relève de deux « travaux » qui s'étaient assommés au cours d'une bataille. Je vous demande un peu... sur ce rocher !

« Les hommes, ici, perdent la boule ! On nous laissa avec des provisions et la consigne formelle concernant le feu. Nous étions maîtres de ce domaine étroit et solitaire, où le vertige vous saisit, au bruit constant de l'océan souvent furieux. La cabane abritant nos lits de fortune était couverte de tôle. Lors des grosses pluies,

quelle musique! Nous occupions nos journées à tresser des corbeilles, à faire des chapeaux, à réparer des vêtements. L'Administration variait le travail. Au crépuscule, chaque jour, nous allu-
détachait pour venir vers nous. Quelquefois, mions notre feu qui commande l'entrée de la rivière de Cayenne. Quelquefois, un cargo s'arrêtait au large. Rarement une embarcation se cependant, par curiosité, des visiteurs s'approchaient. Nous recevions ainsi (mais c'était rare) quelques douceurs, car on savait que sur le rocher de l' « *Enfant Perdu* » vivaient deux condamnés.

« Mon copain avait une idée fixe, faire reviser son procès. Il se prétendait innocent. On n'est pas innocent, on est malheureux. Voilà! Le pauvre bougre passait des heures à rédiger des mémoires, vivait taciturne, parlait peu. C'était un ancien notaire. Moi, j'avais fait jadis une année de droit. Avant les accidents qui m'ont conduit ici, je passais pour une forte tête, mais bien doué. Ça ne m'a pas servi, comme vous le voyez.

« Un soir, la mer devint mauvaise. Les lames grossissaient d'heure en heure. A nuit close, l' « *Enfant Perdu* » était envahi par le flot. Les vagues se brisaient avec un bruit mat dans un éclaboussement d'écume, et avec une telle vio-

lence que notre cabane en fut ébranlée, inondée, et qu'il fallut monter dans l'armature qui supportait le feu.

« Le camarade, muet, tremblait de tous ses membres. Dans le ciel, une lune éclatante apparaissait entre les nuages chargés. Pendant une éclaircie, à notre stupeur, nous aperçumes des requins que le flot avait jetés sur le rocher. Ils nous flairaient, ouvraient leur gueule si fortement dentée..., puis la vague les remportait.

« Alors, mon compagnon descendit des piliers de fer où nous étions accrochés et courut vers le bord extrême du rocher. Il criait : « Au secours! » d'une voix effroyable qui rappelait le cri des chiens hurlant à la mort... Il allait, venait, sautait par-dessus les requins, entre deux mouvements de lames... J'ai assisté jusqu'au matin à ce spectacle hallucinant.

« L'océan se calma. Le soleil éclaira bientôt le désastre causé par la tempête. Il ne restait rien de la cabane. J'essayai de rejoindre mon camarade. Il était armé d'une barre de fer que l'océan furieux avait arrachée de la bâtisse. Dès qu'il me vit, il marcha sur moi, menaçant. Alors, quand il fut à quelques mètres, je m'aperçus que ses yeux étaient hagards et qu'il avait perdu la raison. Il disait, en me désignant : « Le requin! le requin! » Je tentai de le maî-

triser. Ce fut peine perdue. Nous roulâmes à terre; il me mordait, la bouche écumante... Alors... je l'ai étranglé... Oui, m'étant brusquement dégagé, je le saisis à la gorge et je serrai, je serrai jusqu'à ce que son corps convulsé tombât, pareil à un paquet de hardes.

« Que se passa-t-il ensuite, je l'ignore. Quand je sortis de ma torpeur, j'étais dans une cellule, à l'hôpital. Je restai hébété pendant deux années.

« Après... la mémoire me revint. Je racontai le drame. On daigna me croire. Ces histoires ne s'inventent pas. J'avais fait vingt ans de bagne. On me lâcha dans Saint-Laurent où me voici... en attendant que j'aie aussi dormi comme la femme de Démérara. »

.....

A ce moment, quatre Indiens Saramaccas, portant le cercueil, franchirent la porte de la maison. Le cortège se forma et le convoi se dirigea vers le cimetière.

L'homme de l' « *Enfant Perdu* » se taisait. Il regardait s'en aller la morte et gardait à la main son grand chapeau de paillason.



(le qn) armenien
l'enfant perdu

LA TRACE

Paramaribo et une ville conquise par les Hollandais sur les boues du fleuve Surinam.

Ses quais, actifs et bigarrés, offrent aux yeux de l'Européen un tableau séduisant et coloré, avec ses lourds cargos à l'ancre, son peuple de noirs, d'Indiens Saramacas et ses Hindous paresseux, accroupis devant des éventaires sur lesquels voisinent du poisson séché, des fruits sucrés, des perles de bois et de corail.

Venu du cœur mystérieux de la forêt, le fleuve roule ses eaux lourdes et jaunes.

Autour de la ville, les Javanais ont transformé la banlieue en un vaste jardin tropical où ils cultivent les légumes, le riz et exploitent de vastes plantations de caféiers et de cacaoyers.

Les Hollandais, pratiques et patients, ont su répandre sur leur Guyane une main-d'œuvre utile et profitable à tous.

Il n'en est pas de même dans notre colonie voisine!

L'escale avait duré quelques jours à Paramaribo; je me liai d'amitié avec un placérien solide qui passait trois ans à Surinam et un an à Amsterdam.

Sous le casque de liège, il était pareil aux modèles immortalisés par Rembrandt. Devant son comptoir où il pesait l'or venu des sables, il évoquait les ancêtres, les syndics et marchands drapiers de jadis. Le type n'avait pas varié.

Il parlait un français traînant, un peu rocailleux d'accent, mais c'était un bon compagnon et un des rares qui possédassent notre langue.

Il nommait la reine des Pays-Bas avec respect et souriait au passage des soldats de la maison d'Orange, raides et suffisants dans leur tenue kaki, le chef orné du feutre à grands bords.

.....

Un matin de novembre, nous partîmes, avant le lever du jour, pour chasser au delà de la banlieue fertile où commence le grand bois.

Nos montures n'étaient pas brillantes et, après une heure de marche, nous décidâmes de faire halte. Un sentier, à peine dessiné, s'enfonçait

vers une clairière. Le soleil dardait déjà ses rayons éclatants, et sur tout pesait le silence de



la forêt vierge, inquiétante pour qui n'en connaît pas les secrets.

Tout à coup, à trente pas, un homme à moitié nu déboucha d'un fourré et courut vers nous. Il tenait à la main un sabre d'abatis. Mon cama-

rade, avec placidité, épaula son fusil et mit l'individu en joue. Ce dernier jeta son arme, leva les mains et tomba à genoux.

« Un de vos compatriotes, sans doute, me dit le Hollandais. Parlez-lui vous-même.

— Approchel » criai-je.

L'autre répondit :

« Français! Pitié! Pitié! »

Et il se traîna jusqu'à nous.

Il avait, pour tout vêtement, une culotte serrée à la taille par une corde et ses pieds enflés étaient entourés de linges maculés de sang. Sur ses épaules, une sorte de sac contenait des hardes, et les liens meurtrissaient ses épaules décharnées. La tête était l'image même de la douleur et de l'effroi. La barbe, pauvre et longue à la fois, encadrait la bouche pâlie; les yeux semblaient avoir été brûlés par le soleil. Ils luisaient, hallucinants, fixes comme des lampes brillent à la veillée.

« Pauvre diable, murmura mon compagnon! Rassurez-le... »

Et, tout bas, il ajouta :

« Songez qu'il y a au moins cinquante jours de marche pour venir du baigne français ici, par la forêt, et qu'il faut du courage... »

Au moment où j'allais parler à l'inconnu, il supplia, dans un souffle :

« J'ai soif. »

Je m'approchai. L'homme me regardait tel un chien qu'on va battre. La détresse que je lisais dans ses regards est une des choses que je n'oublierai jamais.

Je lui tendis un gobelet dans lequel j'avais versé du tafia. Il le vida d'un trait. Ensuite, il parla et je rapporte ici ce qu'il dit, lentement, la voix presque éteinte, avec de longs silences, comme si l'évocation de sa douleur le terrassait encore...

« Merci! Vous ne me livrez pas! J'arrive de si loin! Je marche depuis si longtemps! Je me suis perdu! C'est une chose abominable!... Depuis quand me suis-je évadé avec des copains?... Je n'en sais rien!... On est parti, un soir par le fleuve. Nous étions quatre... On avait dérobé une barque à un Chinois.

« Le courant nous a entraînés en face de l'île Grosbois. L'un de nous avait une carte. C'était un ancien curé. Instruit, il savait s'orienter... Pendant quelques jours nous avons vécu en économisant les vivres réservés, la farine, quelques conserves. L'un de nous est mort, dans les convulsions... La fièvre, sans doute! Un autre est devenu fou. Il a voulu nous tuer. On s'est défendus; il n'a plus bougé... On l'a laissé... Je suis resté seul, avec le curé... Un jour qu'on s'était battus, pour manger, si je me rappelle

bien, je crois que je l'ai étranglé... J'ai eu peur. J'ai marché tout droit devant moi et alors je me suis égaré! J'avais pris la carte, mais je ne savais pas me guider. J'ai eu vite épuisé les vivres... Alors, j'ai regardé les singes... Je n'ai porté à ma bouche que ce qu'eux-mêmes déchiquetaient : des fruits, des écorces, des plantes. J'ai suivi une crique, parce que la soif, c'est le supplice... Je me suis avisé que j'étais sur la bonne voie et que j'atteindrais un but quelconque parce qu'il y avait une trace marquée, le long de la crique...

« Tous les deux ou trois jours, en effet, je trouvais des ossements, blanchis... des ossements humains... Vous comprenez? De pauvres bougres, comme moi, étaient partis à l'aventure... Moins résistants, privés de vivres, ils étaient tombés sur la route de la forêt..., la route que rien n'indique, sauf la crique. Les malheureux, mourant de faim, avaient connu l'agonie terrible, à côté de l'eau... Les fauves, les bêtes, les fourmis avaient nettoyé les cadavres... vous savez bien... en forêt...

« J'ai vécu presque sans sommeil, avec l'idée fixe de la liberté... Depuis hier, je sens que j'approche, et puis, je viens de vous rencontrer... Où suis-je? Ne me donnez pas... Faites comme si vous ne m'aviez pas vu... J'ai accompli

huit ans de peine déjà!... Je travaillerai, n'importe où... J'étais carrier. On trouvera bien à m'employer... Ce que je porte sur le dos, ce sont les effets du mort... du premier! Il avait troqué la casaque contre une vareuse de matelot...

« Je me cacherais pour ne pas revenir là-bas... S'ils savaient, ceux qui s'évadent, ce que c'est qu'une trace dans la forêt... Quelle est la ville d'où vous venez, messieurs? »

L'homme prit sa tête à pleines mains et il pleura.

Que pouvions-nous faire devant un pareil déchet, une telle misère physiologique et morale?

Mon compagnon de chasse me toucha le bras :

« Laissez-moi lui répondre. »

« Tu es à Surinam. Tout droit, tu vas tomber en pleine ville. Tu seras pris. »

L'homme releva la tête :

« Et la bonne route, pour moi, alors?... »

— Prends à droite, tu traverseras le village javanais. Après tu reconnaîtras le faubourg des Saramacas; au delà, c'est le fleuve. Au bord du fleuve, il y a quelques bars où viennent ceux qui, comme toi, ont quitté le bagne. »

Le forçat se dressa brusquement.

« Merci dit-il.

— As-tu faim?

— Non! je vais là-bas!!! »

Et il s'enfonça dans la forêt, vers la terre promise, le vieux Surinam, où les hommes sans visage trouvent un refuge.



FANCHON DIT « CAPUCIN »

« Le service de la voirie, à Cayenne, est en partie assuré par les urubus, oiseaux affreux, qui nichent en haut des palmistes. »

Ainsi s'expriment les sceptiques souriants que la Guyane n'a pas assombris.

Un ami des urubus était Théodore, surnommé par dérision « Belle Jambe », à cause d'une éléphantiasis qui alourdissait sa marche. A moitié paralysé, après trente ans de bagne, le forçat, condamné à la relégation perpétuelle, avait été pris en pitié, et comme il savait, en dehors de retentissantes saouleries, se tenir tranquille, il assurait la surveillance d'un dépôt de matériaux, dans un immeuble voisin de la poste.

Chauve, mais barbu, le visage bouffi de mauvaise graisse, les yeux chassieux, sous la brossaille des sourcils gris, Théodore, assis devant la baraque où il logeait, se délectait à la nuit tombante en regardant les urubus au vol lourd regagner les hautes branches, de même que de grand matin il s'amusait à leurs batailles autour des ordures et des détritüs.



Georges Lemaître

Tandon au Capucin

Il en faut peu pour distraire un vieux bagnard!
Je devins un familier de Théodore.
En allant porter mon courrier, je lui don-

nais des cigarettes, des fruits et c'est par lui que j'appris tant de honte et de détresse. Il parlait sur un ton nasillard et traînant de Saintongeais.

Dans le passé... c'était si loin!... il avouait une condamnation « mais il était dans le cas de légitime défense ».

A la vérité, voleur et assassin, il avait payé sa dette et finissait par croire que tout cela n'était que mauvais rêve.

« Voyez-vous, me disait-il un jour d'orage, torride et accablant, on est méchant ici... tout le monde, les surveillants, les « gaffes » et les compagnons.

— Surtout les compagnons?

— On est pareils! Et les chiourmes ne sont pas meilleurs que nous, bien souvent. Mais nous, on a été condamnés. « On a pris des travaux. » On n'est plus rien qu'un numéro. Alors on ne risque pas grand'chose et quand il y a un mauvais coup à faire, on trouve toujours des volontaires. J'ai tiré trente ans, pas un jour de moins, dans les cases et sur les chantiers. Evadé trois fois, repris, je ne me suis tenu « pénard » que vers la « cinquante ». Je vais avoir bientôt soixante-dix ans! Vous croyez que « c'est pas un malheur » de traîner encore ici... Un matin, on

me trouvera crevé au seuil de la guérite. Et je regarde, sans haine, les urubus qui ont des gueules de croque-morts...

— Vous n'êtes pas gai, Théodore!

— A mon âge, comment voulez-vous? Je ne me révolte plus. Mais, je vous le répète, on est méchant! Et pour vous prouver que les uns et les autres, surveillants et popotes (forçats) on ne résiste pas au besoin de faire du mal, écoutez ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, avec les copains et les « gaffes » un jour de cafard et de crime. »

« Belle-Jambe » bourra sa pipe, l'alluma et, devant un verre de tafia qu'une Guadeloupéenne avait apporté d'un café voisin, il me fit ce récit :

« Au camp de la mort, au-dessus de Pariacabo, nous étions une cinquantaine occupés au déboisement. Quatre surveillants suivaient le détachement. La vie en forêt, vous la connaissez : elle est à la fois accablante et fiévreuse... Elle excite, et il semble que tous les mauvais instincts se développent et renaissent comme les sales orchidées qui grimpent après les troncs des arbres. Parmi nous se trouvait un malheureux type, Fanchon, surnommé « Capucin », un ancien curé, envoyé au grand collège pour des histoires... Chétif, laid, toujours sur la défensive, comme un chien battu, il supportait avec peine le régime et passait la moitié de son temps au

cachot, parce qu'on croyait qu'il simulait la maladie et, surtout, à cause de son manque d'appétit et de zèle à exécuter les corvées.

« Nous savions bien, nous, qu'il n'en pouvait plus, ce pauvre bougre, qu'il soufflait comme un crapaud-bœuf, après une corvée de bois, et qu'il n'irait pas loin. On aurait pu lui donner un emploi dans les bureaux. Un curé, c'est instruit! Mais non. On le laissait aux mains des surveillants, et nous avions pris l'habitude, car on est sans cœur, de le houspiller à la manière des gardiens qu'il rendait furieux par son mutisme. Ils se passaient la consigne et se moquaient de Fanchon.

« Dans le blockhaus, s'il demandait à boire, on lui envoyait de la boule de son, et, s'il avait faim, la moque d'eau. Des blagues, enfin, dont nous avions le courage de rire.

« On l'avait parqué, d'abord, au camp forestier de l'Orapu, célèbre par ses rigueurs et les crimes qui s'y commettaient. Transféré à Pariacabo, il paraissait hébété, plus menu, plus rabougri encore.

« Au bout de quelques jours, il se coucha sur le sol, ne pouvant plus travailler. Deux surveillants, un Corse et un Toulonnais, qui avaient servi dans la Légion, redoutables les soirs où

ils étaient montés par l'alcool (et c'était presque quotidien), s'imaginèrent qu'une fois encore le « Capucin » se moquait d'eux.

« Ils le firent déshabiller et nous l'attachâmes tout nu à un arbre (je dit *nous* parce que les camarades trouvaient que la farce était drôle), au-dessus d'un nid de fourmis-manioc, dont vous connaissez la morsure douloureuse. « Ça le réveillera, ce sale raticchon », disait le Corse.

« Et nous rigolions de le voir gigoter, pendant que les insectes commençaient à se repaître.

« Et puis, on le laissa là.

« Fanchon passa la nuit ainsi. Un copain et moi, nous fûmes pris de remords, et nous le détachâmes de son poteau de supplice. Le camp dormait encore. Fanchon était évanoui et il fallut le ranimer pour le ramener à Mana, où les sœurs de Saint-Joseph le soignèrent.

— Misérable! Et vous aviez toléré ça! »

— Eh oui! Je vous le répète, au bagne *on est méchant*... Mais écoutez la fin.

« Personne, naturellement, ne raconta ce qui s'était passé. Les gaffes continuèrent à vivre et à se saouler, nous à inventer des jeux cruels. Mais Fanchon, s'il dura quelques mois encore,

demeura fou. Il avait perdu l'usage de la parole et ne se souvenait plus de rien. Il fut transféré à l'île Saint-Joseph à l'hôpital, et c'est là que je l'ai vu mourir.

« J'avais eu une crise de dysenterie et je servais d'infirmier, quoique étant en traitement. Je pus donc approcher le pauvre « Capucin ». Il ne me reconnut pas. Il était réduit à l'état de squelette, de véritable momie. Seuls ses yeux, des yeux bleus étranges, brillaient dans sa face creuse.

« Le major, à l'une des dernières visites, avait dit à la sœur : « Le fou n'ira pas loin! »

« Une nuit, étant de garde, j'entendis tout à coup un murmure léger comme un babil d'enfant. Je compris que c'était le « Capucin » qui parlait et, à la lueur d'une lanterne, j'éclairai son visage exsangue, effrayant à voir. Ses yeux grands ouverts se fixaient sur moi et il continuait à balbutier. Je me penchai sur lui et je sentis sa main glacée qui me touchait la joue... Je le vis faire le signe de la croix et je distinguai, nettement, des paroles, parmi les oremus : *Notre père, Je vous salue, Marie....* les vieilles prières... De temps en temps, il tournait la tête, à droite, à gauche, comme s'il saluait...

« Et « Capucin » s'éteignit, après un martyre indicible, n'ayant recouvré la raison qu'à l'agonie, *pour dire sa messe.* »



L'ARABE

Nous avons pris la forêt pour aller visiter deux exploitations de bois de rose, et nous luttions contre la fièvre.

Cette fin d'octobre, en Guyane, était particulièrement étouffante. Le grand bois semblait nous étreindre mortellement.

Sinnamary était le but de l'étape.

Nous y arrivâmes de grand matin, à l'heure où les oiseaux et les bêtes se taisent, après les tumultueux concerts de la nuit.

Aux premiers rayons du soleil, la terre fume. L'humus gras, accumulé depuis tant d'années, fermente et exhale, sous la voûte des arbres énormes auxquels les lianes s'enlacent comme des serpents, une vapeur à l'odeur spéciale que connaissent tous les placériens.

La commune de Sinnamary, que peuplent deux mille âmes, est la mieux tenue de notre colonie. Elle a été bien tracée, au bord de la rivière. Les maisons de bois, propres, nettes, dans un décor inoubliable, sont une agréable surprise pour le voyageur.

Mes compagnons et moi, nous reçûmes une hospitalité vraiment émouvante de la part du maire qui trouva pour chacun de nous le vivre et le couvert.

Je fus logé chez le curé. Ce dernier était en tournée pastorale et ne devait rentrer que huit jours après.

Dans le presbytère, d'une simplicité évangélique, on me donna sa chambre, meublée d'un lit de fer assez large sous la moustiquaire indispensable, d'une table de bois blanc et d'une chaise de paille. Contre le mur une image de piété, une planche et quelques livres anciens dont la reliure de cuir était attaquée par l'humidité constante du pays.

J'avais à peine jeté mon petit bagage à terre que, dans l'encadrement de la porte, un grand gaillard décharné leva son chapeau de paille et, d'une voix chantante, me dit :

« Si vous voulez prendre votre bain, il est prêt. »

J'avais devant moi un forçat, un « garçon de famille » dont la conduite avait été exemplaire sans doute, puisqu'on l'avait placé chez le curé.

Ce condamné était un Arabe. Il pouvait avoir la trentaine. Très beau, de longs yeux noirs tirés vers les tempes, le profil pur, il gardait encore, malgré les cheveux ras et sous la casaque d'infamie, un calme dédaigneux qui me surprit.

L'homme s'accroupit dans le couloir, devant ma porte, comme un chien de garde. Il attendait mes ordres. Il parla le premier.

« Si vous avez une tenue ou un dolman à nettoyer, donnez-le-moi, il sera lavé ce soir et repassé. »

Je le remerciai, puis je sortis de mon sac quelques effets qui avaient souffert du voyage.

Je ne revis ce singulier compagnon que le soir, au moment où j'allais me coucher.

« Quel est ton nom ? »

— Abdalah ! »

Je remarquai alors, posé sur la table, mon costume de toile éblouissant de blancheur.

« C'est parfait. Prends des cigarettes et ceci pour améliorer le régime, dis-je. »

Abdalah regarda les cigarettes et le billet avec étonnement.

« Ça n'arrive pas souvent, ici ! »

— Longtemps encore, en cours de peine ? »

— Deux ans. J'avais été condamné à dix. J'ai une remise de peine de deux.

— Pourquoi ? Qu'as-tu fait ? »

— Meurtre.

— Pour vol ? »

— Non. C'est une histoire de famille. Mais je ne regrette rien. Je suis né dans le Sud, d'une tribu de bergers nomades. Quand je fus majeur,

instruit par le marabout, mon père me donna quelque argent et je me fixai au sud de Constantine, dans un petit village où je montai un commerce. Je vendais des fruits, des légumes. J'avais



achalandé ma boutique d'étoffes de couleur, de burnous blancs et de longs manteaux bruns pour les chameliers. Je brisai donc avec la tradition des miens qui m'en tinrent rigeur. Au fond, c'était un peu de leur faute. J'avais suivi les leçons, à la Medersa, appris le français, connu les mœurs et les coutumes que les Européens apportent en pays conquis. Je n'avais plus le goût des grands espaces... Je pris femme. Je fus

heureux. Ce bonheur dura un an. Un jour arriva un de mes parents, un cousin que j'avais connu tout enfant. Il cherchait de l'ouvrage. Je ne lui demandai pas ce qu'il avait fait pour échouer chez moi, dépourvu de tout. Il prit place à mon foyer, et ce qui était écrit advint. Ma femme fut infidèle. Je m'en aperçus. Je voulus chasser le misérable. Ma femme me menaçait de partir avec lui, en niant, en protestant qu'elle n'était pas fautive. J'étais aveuglé par l'amour, je pardonnai... Le cousin resta. Alors le martyr commença. J'avais eu la faiblesse d'épargner les coupables, ils me narguèrent à leur tour. Ils semblaient agir comme frère et sœur, mais, cependant, lorsque la situation fut intolérable pour moi je méditai ma vengeance. Je les surpris un jour. Sans un mot, sans explication, je traînai l'homme sur le comptoir et je l'y clouai, comme un papillon, d'un coup de poignard. Ma femme, affolée, appela à l'aide. Elle s'enfuit presque nue. Je la poursuivis en lui jetant des pierres. Je me constituai prisonnier, et voilà. Je n'ai jamais reçu de nouvelles, ni de ma famille, ni de ma femme; tout ça est mort...

« En arrivant en Guyane j'ai compris qu'il fallait être docile. J'ai connu, pendant quatre ans, l'enfer du bagne. J'ai été comme les autres... On m'a placé ici depuis de longs mois. Dans deux ans, je serai libre.

— Que feras-tu ?

— Je tâcherai de me placer dans une compagnie de navigation. J'irai peut-être au Venezuela ou à Panama, aux abords des grands chantiers.



J'ai idée de monter encore une boutique. Je suis né marchand.

— Et tu te marieras de nouveau...

— Si c'est écrit je reprendrai femme; mais, pour l'instant, je n'en ai pas le goût. Je me sens

vieux et usé comme un homme de soixante ans. Les femmes, voyez-vous, suivent leur désir, comme les sloughis, les chiens jaunes, flairent leur proie. Il ne faut pas essayer de les mater ou de les siffler pour qu'ils reviennent à la chaîne. Ils courent sur leur route. J'ai eu tort de vouloir garder celle qui m'avait trahi. Et puis, il y a tant de femmes par le monde... même pour un forçat libéré. Je vous souhaite une bonne nuit. J'ai visité la chambre. Il ny a pas de bêtes. Vous n'avez à craindre ni araignée-crabe, ni vampire. A quelle heure vous faut-il le café, demain?

— A 6 heures. On connaît ton histoire, ici?

— Un seul homme : le prêtre et vous, parce que vous m'avez questionné, et parce que vous n'êtes qu'un passant. Le reste, les nègres et les créoles, n'ont rien à savoir de moi. Je ne suis qu'un numéro, et Abdalah le domestique. »

.....

Par la fenêtre du presbytère, je regardai le bagnard traverser la place et s'arrêter devant une case rudimentaire, au bord de la rivière de Sinnamary. Un cargo était amarré au quai et ses rares lumières se reflétaient dans l'eau. La forme noire du bateau se détachait dans la nuit claire sur le fond de décor immobile des palétuviers. Et une chanson montait dans l'air. Une Martiniquaise, je reconnaissais sa voix traînante, son

accent particulier, psalmodiait ces *Adieux créoles*, célèbres dans toutes les Antilles :

« Bâtiment là qué dans rade là
Ka lé mené Doudou allé,
Doudou à moi li ké pati
Hélas! hélas, cé pour toujou! »



une haidona de Demerara

Ah! cette chanson, quelle mélancolie, quelle douleur résignée elle répandait!

« Hélas! hélas, c'est pour toujours que le bien-aimé est parti! »

Devant sa case, cependant, Abdalah allumait un grand feu pour éloigner les bêtes...



UN SOIR A DEMERARA

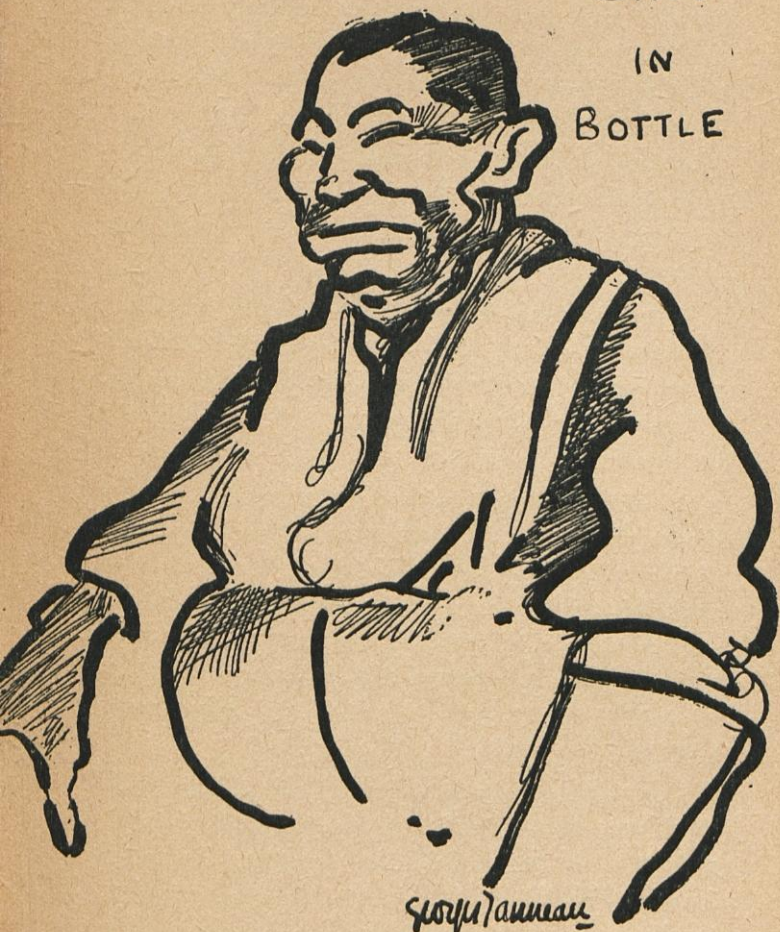
« Ah! oui, la brousse est terrible! J'en sais quelque chose! Nous sommes ici une équipe de « popotes » qui « en ont joué un air ». Et les flics anglais n'en imposent pas aux « hommes d'évasion ».

« Reluquez-moi cette balafre! C'est encore un faux frère que je voulais sauver, un jour qu'il était noir », grâce au tafia, qui m'a servi ainsi.

« On était parti, trois, de Saint-Jean-du-Maroni. Deux d'entre nous avaient quitté le camp en emportant des outils de terrassement et, s'étant livrés à l'examen des terrains, ils avaient reconnu, vers le Sud, des gîtes aurifères, dans les alluvions, à une légère profondeur. On se mit au travail et, après cette prospection fructueuse, nous avons décidé de prendre la forêt et de fuir en territoire hollandais, grâce à la complicité d'un Indien galibi que l'on paierait pour passer le fleuve. Nous dormions dans une misérable cabane en feuilles de wapa et quel dénuement était le nôtre!

« Après quelque temps de cette existence demi-sauvage, en forêt vierge, ravitaillés par des

BASS
IN
BOTTLE



Storjannan

Un Jori a Demerara

— 177 —

hommes du camp qui devaient partir avec nous, nous étions arrivés à posséder une quantité de poudre d'or que nous pûmes enfin bazarder à un Mexicain, un aventurier qui, ayant travaillé dans l'Oyapoc, s'était fixé à Saint-Laurent-du-Maroni et allait monter vers l'Inini.

« Quel misérable! Il nous paya 1 fr. 50 le gramme d'or, à prendre ou à laisser. Et il fallut accepter, car le bougre nous aurait livrés aux « mouches ».

« Enfin! nous eûmes ainsi quelques centaines de francs. Ah! on ne les avait pas volés! C'était pour nous, avec une conduite prudente, réglée, le moyen de s'embarquer, le salut, la liberté reconquise.

« L'un de nous partit en avant, pour s'assurer d'une pirogue qui devait nous déposer, à droite d'Albina, en Guyane Hollandaise. Je restai donc seul, dépositaire du gain commun, avec Albert, « la Fouille », que vous avez connu et qui, je vous l'annonce, a essayé d'assommer un gardien et a pris une purge de quinze ans supplémentaires de travaux.

« Esquinté par le travail et les privations, grillé de fièvre, celle que l'on prend en forêt, je somnolais sous le carbet. La Fouille, accroupi, fumait. Et tout à coup, je me réveillai, car j'entendis le froissement des feuilles de wapa. Et je

vis le copain, armé d'un pic, qu'il brandissait dans ma direction. Je me retournai, je fis un saut de côté. Trop tard. J'avais reçu le fer sur l'épaule et le bras. Le torse nu, couvert de sang, je m'écroulai à terre... La Fouille, hébété, à moitié ivre, avait lâché son outil et je dus lui demander du secours... Oui, mes vieux, j'ai été obligé de supplier l'assassin de me soigner... Il pouvait m'achever, cette bête féroce... « Donne-moi du pèze, me dit-il. Je renonce à partir avec vous, mais je veux ma part. »

— Alors, soigne-moi!

— Ça va. J'étais fou! »

« Et il me fit un pansement sommaire avec de l'alcool...

« Je lui remis cent cinquante francs et il disparut.

**

« Moi, j'étais trop malade pour suivre le compagnon qui devait attendre plus de dix jours avant d'obtenir le passage sur une pirogue. L'Indien complice était dans le bois pour une semaine. Je réintégrai péniblement, après plusieurs jours de souffrances atroces, les avant-postes pénitentiaires et fus dirigé sur l'hôpital, puis, après guérison, je purgeai une punition de prison pour absence illégale.

« La Fouille fut ramassé vers Saint-Louis, dans une case d'indigènes qui le cachaient et où il avait bu les cent cinquante francs. On dut lui passer la camisole et c'est à sa sortie de cachot qu'il a voulu assommer le surveillant.

« Moi, j'ai réussi à m'évader, deux mois après, et par miracle, car on m'avait placé, prudemment, au camp des *incorrigibles*. Mais l'autre copain veillait. Il avait gardé son argent et le mien à l'abri, entre deux briques de la case, après ses soixante jours de « taule » comme moi.

« Et on a mis la barque à la mer, un beau soir. Ah! mes copains! Quel voyage! On a dérivé. Au lieu d'aller en Guyane hollandaise, on a filé pendant soixante heures jusqu'au Sud de Démérara. En guise de voile, un drap usagé, barboté à l'hospice. On l'avait emporté pour faire du linge. On s'est servi pour hâter le voyage et éviter d'échouer aux Hattes, sur les bancs de sable ou sous le rayon du bateau feu...

« Comment nous avons vécu? Ah! là, là! Je n'en sais plus rien. On a acheté de la camelote chez des Chinois, puis on a revendu les « articles de Paris » fabriqués à Amsterdam ou en Allemagne, dans l'intérieur, « en contrée », comme ils disent ici... Et c'est toujours la mistonque!... Mais on en sortira. Le Chinois a de l'argent et il ne se méfie que des autres Chinois et des



coolies... On est ici six bougres qui peuvent risquer le coup. On imaginera une bataille avec des coolies un soir de danse... Les flics, ici comme ailleurs, n'aiment pas se trouver mêlés à ces petites explications... Pendant la bataille, on s'assurera du patron. Il est facile de couper un fil électrique. Pas de lumière! Je sais où est la caisse et nous filerons... J'assure qu'on peut arranger ça, en douce!

« Very late! Sir! You must go out; police order



(C'est tard, monsieur, il faut partir, ordre de la police), susurra le Chinois, au moment précis où le gros Fernand, condamné à vingt ans pour meurtre et évadé du pénitencier de Saint-Laurent-du-Maroni, exposait ses projets de fortune à ses camarades en rupture de ban...

.....

Dehors la nuit admirable des pays d'équinoxe versait un apaisement très doux, chargé de parfums, sur les êtres et les choses.

Dans une case, en retrait de la route, des nègres chantaient une mélodie et accompagnaient leurs couplets mélancoliques d'une musique d'accordéon et de tam-tam...

CHA-CHA

Mon ami, le peintre Georges Jauneau, me fit connaître « Cha-Cha », célébrité martiniquaise, à la terrasse du Café des Paquebots, devant la Savane de Fort de France.

Il me la montra, trottinante et flétrie, le visage sabré de rides, creusé et noirci comme un vieux marron.

Mieux que la légende créée autour de « Cha-Cha », l'histoire véridique vaut d'être contée.

Je l'appris de la bouche d'un homme bon vivant, allégé de scrupules, ayant des maisons de danse et d'amour à Colon. Ce Vénézuélien établi dans la République de Panama, parlait correctement toutes les langues et ne se froissait pas si l'on ne lui tendait pas la main. Son honneur spécial était inscrit sur un carnet de chèques abondamment pourvu et il tenait en mépris total l'humanité qu'il avait divertie.

Tout de suite, après un punch « solide », il fut en veine de confidences. Je ne fais que rapporter l'aventure extraordinaire de cette femme familière à toutes les escadres et qui se montra diligente et avisée dans le commerce des hommes.

Cha-Cha, créole, fille d'esclave, native du quartier de Perre-Sinville, où grouillent des milliers de nègres, à côté de l'hôpital, avait été jolie. Métissée de sang indien, fine, intelligente, rusée, elle régnait, à quinze ans, de façon indiscutée, sur le cœur des planteurs de canne à sucre et des officiers de la marine française.

« *Cou'ié li veni* », disait-elle, extasiée en annonçant l'arrivée d'un vaisseau de la métropole.

Elle eut des fortunes diverses, les meilleures et les pires.

Elle s'éprit d'un beau mulâtre, plus jeune qu'elle, et un drame de jalousie bouleversa son existence pleine d'un bonheur facilement acquis. Nul madras n'était trop rare, nul bijou trop lourd et ses caprices étaient des ordres.

L'amant choisi pour son plaisir en fit sa chose. Elle le paya, languit de tendresse, crut aux aveux de celui qui la trompait.

Elle supporta, d'abord, la trahison, puis ce furent des scènes horribles, des cris, des coups. Elle fut battue, souffrit davantage, subit les humiliations et, un jour, se révolta. Sauvagement, pendant que l'homme infidèle dormait, elle le mutila de façon horrible, d'un coup de dents, et, pour ce crime, fut envoyée en Guyane.

Elle avait alors trente ans.

Libérée à la suite de la suppression du bagne des femmes, après six ans, elle revint à sa Marti-

nique natale, finie, usée, mais pleine de complaisance pour les marins.

Pendant près d'un demi-siècle, la flotte française adopta Cha-Cha, et quarante générations de *Midships* l'ont saluée.

A l'arrivée des courriers postaux, ses « blanchisseuses » montaient à bord réclamer le linge des officiers et s'attardaient parfois en leur compagnie.

Vers 1918, elle fit le voyage de Paris. Elle visita les grands magasins et revint à Fort-de-France émerveillée, portant dans sa malle une trentaine de sarreaux multicolores dont elle se vêtit. Elle déclarait que « c'était ce qui se faisait de mieux en France ». Par contre, elle déplorait amèrement le prix excessif des bananes, des ananas et l'absence de choux-palmistes.

Cha-Cha était entourée de respect et d'amitié par ses congénères. On ne lui reprochait pas son crime. Elle était la femme qui s'était vengée comme une tigresse. On la comparait aux héroïnes antiques et elle en tirait vanité et profit.

Couverte de bijoux qu'elle exhibait avec ostentations, elle « jaugeait » les voyageurs. Elle s'enrichit en tenant un bar où travaillaient des « nièces », ainsi qu'elle appelait, par un euphémisme charmant, ses pensionnaires pleines de déférences pour la « maman Cha-Cha ». Il y eut,

plus tard, les filles de ses nièces qui se mirent à l'ouvrage...

Pendant la guerre, assise sur un « canon-borne » de la Savane, elle expliquait aux jeunes noirs les signaux des croiseurs de la division des Antilles. Et il fallait l'entendre dire aux auditeurs : « M'sieu l'ami'al, monte à bo'd. »

Cette femme que les commandants d'escadre avaient connue, quand ils étaient jeunes enseignes, fut nommé par des officiers, *capitaine de vaisseau, à titre honoraire*, et de très vieux loups de mer parlent encore d'elle, en leurs promenades sur le cours d'Ajot, à Brest.

Cha-Cha crut que sa gloire contrebalançait celle de Joséphine de Beauharnais. De sa fenêtre, elle lui souhaitait le « bonzou » du matin, en regardant la blanche statue de l'impératrice se profiler sur le vert des flamboyants.

Quand elle entendit parler de la vente possible des Antilles, elle protesta. Farouche, elle avait toujours refusé de « servir » l'Anglais.

Sur l'emplacement de l'hôtel des Paquebots, aujourd'hui détruit, s'élève un cinéma. Des globes électriques attirent la foule au spectacle qu'annonce un aventurier dans la douceur du climat, cependant que souffle le vent du large. *L'honneur du nom, spectacle moral.*

Cha-Cha passe encore dans les souvenirs de

tous. Elle rôde vers le port où sommeillent les grands transports sur l'eau, reflétant les étoiles et les lumières du quai; elle glisse vers le quartier nègre et s'évanouit, enfin, parmi la nuit de la Savane.



LE BOURREAU MECONTENT

A Saint-Laurent-du-Maroni, à l'extrémité du quartier chinois habité par des pêcheurs...

J'avais quitté la veille les lépreux de l'Acarouani, sur la Mana, et mes yeux étaient encore emplis d'épouvante...

A la fin du jour, après une sieste que la fatigue avait prolongée, une promenade dans Saint-Laurent me fit échouer avec un camarade qui revenait des placers, dans l'affreuse boutique d'un Mexicain qui vendait de tout et principalement du tafia, au vu et au su de tout le monde; mais il est au bagne même, des accommodements avec les rigueurs du règlement.

Et dans ce bouge empuanti d'odeurs mêlées : salaisons, bois d'essences, et de ce relent indéfinissable du pénitencier qui semble empoisonner la colonie, des libérés, véritables déchets humains, évoquaient leurs exploits.

C'était l'enfer, un enfer que n'a pas prévu le Dante, enfer de turpitudes, de lâchetés, d'horreur! Nous comprenions que le milieu avait achevé de pervertir, de pourrir les hommes que la société avait rejetés à cause de leurs fautes.

L'un d'eux, véritable squelette ambulante, déclarait :

« J'ai tiré quinze ans... J'ai fait deux ans aux incorrigibles... J'attends plus que la « crève », mais on ne m'aura pas eu vivant!...

« D'ailleurs, la « tentiaire », a quelquefois du fil à retordre avec les forts cailloux. Vous êtes encore jeunes, vous deux, vous pouvez encore essayer *d'en jouer un air*. Tant mieux, si la forêt ou les requins ne vous bouffent pas. Moi, c'est fini. Je continuerai à bricoler ici. Mais pour en revenir à des « cailloux », à des types qui ont un peu fait souffrir les juges, pas un ne m'a plus épaté que Weiss... »

L'homme parlait à voix haute, crânait devant nous, insouciant de notre présence, et voici l'histoire véridique, contrôlée depuis, qu'il nous raconta un soir de novembre, après une journée torride :

« Il y avait à Saint-Laurent-du-Maroni un incorrigible, nommé Weiss, lourde brute énorme et musclée, les cheveux roux sous un front bas.

« Il avait résisté au climat, à la nourriture d'entretien du baigneur, et rien n'avait ébranlé sa santé qui semblait un défi aux honnêtes gens supportant mal la chaleur humide de notre vieille colonie.

« Ce Weiss était craint de ses camarades. Il causait peu, gardait un regard sournois et d'au-

cuns l'accusaient d'avoir, de temps en temps, assommé, sans témoins, deux ou trois gardiens.

« Un soir, il étrangla un de ses compagnons de misère et de honte.

« Traduit devant le tribunal maritime, il fut, après de courts débats, condamné à mort.

« Le bourreau était, à cette époque, un lépreux qui touchait cent francs chaque fois qu'il faisait fonctionner la « fille à Guillotin », plus un litre de vin, un pain et deux paquets de tabac.

« D'ordinaire, il « s'expédiait » pour employer une expression de « popote » (bagnard) le repas du condamné qui, le plus souvent, n'a pas faim quand il sait qu'on va lui couper brusquement l'appétit.

« Tous les bourreaux qui se sont succédé au bagne ont observé que les condamnés ne mangent pas.

« Avec Weiss, ce fut une autre affaire.

« De grand matin, après les formalités d'usage, la toilette, les dernières recommandations de l'aumônier, Weiss déclara à ses gardiens qu'il désirait manger le repas qui lui était réservé.

— Vous allez assister, déclara-t-il, à mon dernier casse-croûte.

« Tranquillement, sans nervosité, il s'assit sur l'escabeau, entama le pain et la boîte de sardines



que l'Administration pénitentiaire avait ajoutés au menu ordinaire.

« Avec une lenteur calculée, Weiss but un verre de vin, fit claquer sa langue et murmura :

— J'aurais mieux aimé de la bière : ça m'aurait rappelé mon pays; mais enfin, à la guerre comme à la guerre!

« Ayant dit, il reprit des sardines et du pain et continua de manger.

« A ce moment, on vit le bourreau se croiser les bras et, blême de colère, tourner autour de la table en grommelant :

— Ah! non, ça n'est pas de jeu! Tu vas être coupé dans dix minutes et tu t'empiffres comme un goulu! Et pour qui?

« Weiss répondit avec ironie à M. de Cayenne :

— Je suis libre de manger le dernier repas qui m'est offert. Fous-moi la paix!

« Et prenant un rouge bord sur le litre de vin à sa disposition, il leva le verre, regarda le bourreau et lui murmura doucement :

— A la tienne, Emilienne!

« L'autre écumait littéralement, en rudoyant le sinistre Weiss.

— Si ça n'est pas une honte! Il n'en laissera pas une miette.

« Weiss mastiquait, toujours placide, haussant

les épaules et prenant à témoin les gardiens stupéfaits.

« Quand l'homme eut englouti jusqu'à la dernière sardine et bu la dernière goutte de vin, il roula avec soin une cigarette; mais avant de l'allumer, il fit encore du tabac qui lui restait de petites boules qu'il avala les unes après les autres, ne laissant rien du paquet placé sur la table. Puis, il se leva et souriant au bourreau, lui dit :

— Ça va mieux!

« Il écarta le prêtre, passa le premier, les mains nouées derrière le dos, et s'arrêta pour regarder tous les copains, rangés à genoux autour de la machine.

— Ils sont tous là, déclara-t-il, pendant que le bourreau le bousculait.

— Te presse pas, mon vieux, on y va! gouillait Weiss.

« Avant d'être ligoté, il cracha dans le panier, par-dessus la bascule, le mégot qu'il avait encore aux lèvres. Ensuite, persévérant dans sa dédaigneuse sérénité, il se tourna vers le bourreau et lui dit :

— Au revoir, mon vieux, à bientôt.

« Lorsque Weiss fut étendu sur la planche, le bourreau tira la tête par les oreilles dans la lunette, brutalement, avec rage. Un éclair. Le

couteau tomba et le lépreux montra la face sanglante aux autres bagnards rassemblés pour l'exemple. »



Le bourgeois
me raconte

TRANS-MARONI

Les buffles pataugeaient dans la boue d'une crique allant vers le Mahuri. Sur les bords de la vase fétide, des crabes noirs et dorés se hâtaient de gagner leurs trous.

Nous avons fait halte à l'entrée d'un hameau de quelques huttes et de carbets rudimentaires.

Le soleil était déjà haut.

Une odeur forte venue de la forêt vierge emplissait l'atmosphère, mêlant un parfum violent à ce relent de mort et de terre en fermentation, qui est caractéristique, et que les prospecteurs des pays d'équinoxe n'oublient pas.

Nous avons faim.

Mes camarades et moi jugions l'endroit choisi pour le déjeuner. Les chevaux furent attachés à l'ombre de grands fromagers et soignés par les indigènes misérables et prévenants.

Ils eurent leur part du repas.

Mais, au moment où nous achevions de nous restaurer, nous vîmes venir à nous un être en

loques, un malheureux relégué auquel on ne pouvait plus donner d'âge. La tête, ravagée de rides, aux yeux clignotants, avait un balancement rythmique comme en ont les ours blancs. A quelques pas, il enleva le grand chapeau qui couvrait son crâne lacéré de cicatrices, luisant au soleil. Sa calvitie, hideuse à voir, lui donnait un aspect plus effarant encore.

Il s'avança et dit seulement :

« Pitié! J'ai faim. »

On lui donna les restes sur lesquels il se jeta, pareil à une bête.

Quand il fut repu, il osa parler.

Nous avons appris par les créoles qu'il était employé chez un vague colon, à la garde des buffles et aux basses besognes. Il était nourri... de quels aliments!

Il était tombé dans une sorte d'hébétude et n'avait, semblait-il, que de rares moments de pleine lucidité.

Il raconta qu'il avait « tiré » vingt-cinq ans de travaux forcés, s'était évadé deux fois. Il avait eu la bonne fortune de vivre sur le territoire étranger, en pleine liberté, pendant quelque temps. Il savait donc quel accueil peuvent rencontrer les équipes de fuyards et comment on revient au pénitencier, après être tombé à l'enfer des colo-

nies d'hommes du « Grand Collège », établies en Guyane hollandaise ou anglaise et qu'une rafle rejette au bagne français.



C'est l'aller et le retour tragique, la fugue lamentable que mon camarade Mac Gregory appelait le « trans-Maroni ».

L'homme, ayant mangé à sa faim, souriait de béatitude.

Je le regardai.

Il fixait sur moi des yeux pâles aux paupières rongées et il attendait vraisemblablement mes questions.

« Ah! c'est fameux de s'enfoncer ça dans le buffet! dit-il avec un accent de vieux faubourien, que le séjour à la colonie n'avait pas fait disparaître.

— Ton nom?

— Métagier, dit « Mange-Tout ».

— Ton âge?

— Je suis né en 63... Alors, comptez.

— Malheureux, ici?

— On est toujours malheureux. Mais il y a des jours où la mistoufle est plus grande, parce qu'on a faim. J'ai toujours eu faim depuis qu'on m'a vidé de Pantruche.

— On m'a dit que tu t'étais évadé.

— Oui, deux fois. J'en ai joué un air; le dernier essai, il y a quinze ans. J'étais fou. J'approchais de la cinquantaine, flappi, pas résistant, prêt à tout, quoi... On était parti par la mer avec Emile, mon compagnon.

— Vous avez échoué?

— Non pas! On est resté deux ans sur un chantier près de Paramaribo. Mais Emile était un

ivrogne. Doux comme un mouton, mais terrible avec un coup de tafia de trop dans le nez.

— Qu'est-il devenu ?

— Il est mort !

— Ah !

— Et dans des circonstances ! Ecoutez. Je ne suis qu'un vieux bagnard préparé pour le voyage gratis, le bon, le dernier. Mais vous pouvez me croire. C'était mon seul ami, lui, et un perroquet qu'on avait dressé et qui chantait des refrains de chez nous, du Poitou. Alors, on arrive en Guyane hollandaise; on travaille dur et on pouvait espérer cavalier un jour, pour le Mexique ou les Antilles anglaises, où l'on trouve à se débrouiller. Nous étions bien vus des coupeurs de bois, qui, pourtant, n'ignoraient pas d'où nous venions, et à l'ordinaire, « on ne nous a pas à « la bonne » chez les voisins.

« Emile n'était pas aimé parce qu'il ne se connaissait plus quand il était « mûr ». Mais avec moi il restait le même, un vrai frère, qui me soignait, parce que j'ai toujours eu les fièvres.

« Un jour, un Hollandais qui avait bu, comme Emile, trouva rigolo de pendre notre perroquet devant le carbet que nous habitions. C'était un dimanche. Emile et moi nous étions allés à Paramaribo et le copain « avait fait les bars ». On rentra au chantier, le soir, avant la nuit. Emile

était ivre. Quand il aperçut le perroquet raide au bout d'une liane, il alla en titubant à la grande case. Le Hollandais qui avait fait le coup, l'injuria en lui recontant « que l'oiseau ne chanterait plus ».

« Emile prit un pic, et les forces décuplées par l'alcool, malgré les menaces des autres hommes, abattit le Hollandais d'un seul coup.

« Ça ne traîna pas. Le chef, attiré par les cris, avait quitté le camp; et quand il se rendit compte de ce qui s'était passé, il sortit de sa gaine le lourd revolver qu'il portait à sa ceinture, et, froidement, visant à vingt pas, il fit feu sur Emile qui tomba, la tête fracassée.

« On le laissa là.

« Je restai près de lui et allumai un grand feu pour éloigner les bêtes.

« Ah quelle veillée près du machabée! Quelle nuit!... Je n'ai jamais pleuré que deux fois, depuis mes histoires, lorsque ma mère cria mon nom, le jour du départ de la chaîne, pour l'embarquement, à l'île de Ré, et quand on tua Emile. Et il me semble que j'ai épuisé toutes mes larmes.

« Le matin, la police vint. Vous pensez! Un ancien forçat! Ça ne compte pas! Et le flic disait : « Mettez-le sur un chariot et au fleuve! Il n'est « pas gras, mais c'est assez pour les requins. »

— Eh bien, et toi, dans cette affaire, que devins-tu?

— Attendez! ce n'est pas fini ». Quand j'entendis les paroles de l'homme de loi, je m'avançai et, le chapeau à la main, je lui dis :

« Vous ferez de moi ce que vous voudrez; vous me donnerez au Consul, et en route pour Cayenne! Ça m'est égal. Mais, Emile, le mort, ne le jetez pas au fleuve. Le Suriname a bien assez de charognes pour les bêtes. Emile était mon copain sur le chantier. On a passé tant de mauvais jours ensemble! Alors, laissez-le moi. Je connais un coin où rien ne pousse, sous les arbres, près de la crique rouge, où personne, pas même les bêtes, ne le découvriront. Laissez-moi creuser un trou, comme chez nous...

— Alors?

— Alors, le flic me regarda avec des yeux ronds... « Il est un peu fou, le camarade, mais, au fond, ça m'est égal, assura-t-il, il peut faire ce qu'il demande. Après, on l'embarquera! »

« Et j'ai enterré Emile à six pieds sous la roche. J'ai bossé cinq heures pour creuser la fosse. Et lorsqu'il a été couché, j'ai mis sur sa pauvre gueule, massacrée, le perroquet qui se dandinait, au bout de sa corde, au seuil de notre carbet! »

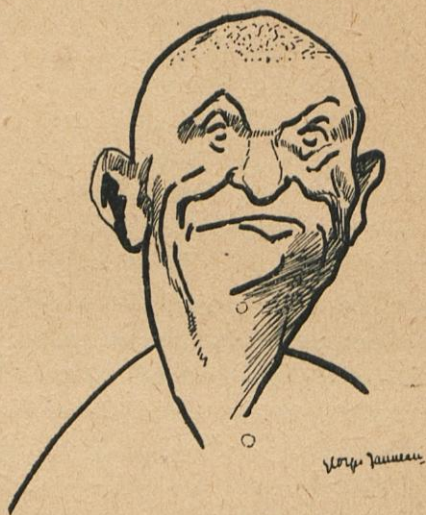
.....

Mange-Tout ferma les yeux...

Il retrouvait, précises et terribles, les images d'autrefois.

Puis, il retomba dans son hébétude ordinaire. C'était l'heure de la sieste...

Il s'étendit sur le sol, près des buffles, qui rumaient vautrés dans la boue.



LE MAORI

Sorti du bagne, mais condamné à la relégation perpétuelle, le « Raton », ainsi qu'on le nommait, était préposé à la garde d'un magasin de matériel, dans les vieux hangars abandonnés de ce qui fut le pénitencier de la « Montagne d'Argent », transporté au bord de la rivière Kourou, à l'appontement de Guatimala.

Raton vivait seul, à moitié paralysé, bouffi d'une mauvaise graisse, blafard de teint. D'aspect sinistre, il inspirait à la fois l'horreur et la pitié. Chauve, les yeux sans cils ni sourcils, une pelade l'avait jadis transformé en « tête de veau ».

A moitié hébété, remâchant les mêmes histoires, après trente-cinq ans de Guyane, il achevait dans l'inconscience, à peine traversée de rares lueurs, son existence de misère et de honte.

Quand je le vis, il fumait une pipe grossière, en regardant couler le fleuve aux eaux jaunes. Là-bas se profilait à l'horizon les îles du Salut au panache vert sur un ciel implacablement bleu. En face, sur l'autre rive du Kourou, le village : des cases, des maisons coloniales à toit de tôle,

et, à l'extrême pointe, un autre pénitencier tombant en ruines.

Autour de nous, la brousse des bords du fleuve et la forêt vierge toute proche, avec son mystère,



Le Maori

ses oiseaux éclatants, ses fauves et ses reptiles.

J'avais pour compagnon de voyage un ancien officier de marine, fixé depuis longtemps dans la colonie.

Le forçat nous aperçut et enleva son paillasson.
L'affreuse tête dénudée nous apparut.

Le visage eut un rictus atroce.

« Bonjour Raton, lui dit mon camarade de mission; alors, toujours solide? »

L'autre nous regarda et tendit la main pour toute réponse. Nous lui offrîmes du tabac et une boîte de lait condensé. Raton se traîna jusqu'à nous pour nous remercier.

« Quoi de neuf? »

— Rien... Toujours les requins... et le Maori... »

Et le vieillard regagna sa place, devant la case.

« Qu'a-t-il voulu évoquer par ces mots », demandai-je à mon tour.

Et voici ce que j'appris.

« Il y a trente ans, deux rudes marins furent condamnés à mort pour crime de baraterie commis au large de Cayenne, en plein Océan, hors des routes ordinaires suivies par les navires.

« Leur peine fut commuée en travaux forcés à perpétuité.

« Les deux hommes étaient innocents.

« Une revision du procès s'imposait. Des pétitions signées de noms illustres circulèrent et, après une longue procédure, l'arrêt définitif reconnaissait l'erreur judiciaire.



in galibi (urdu)

« L'équipage qui avait, prétendait l'accusation, succombé sous les coups des deux frères, comptait un cuisinier qui survécut et les servit.

« C'était un Maori.

« Il ne s'exprimait qu'en un jargon polynésien, à peu près inintelligible et son seul témoignage avait suffi pour couvrir d'infamie et envoyer au bagne français les maîtres d'équipage.

« Par haine de race, l'homme de couleur, poursuivant une vengeance implacable, avait accusé formellement les deux seuls blancs du bord, du crime abominable, le meurtre de l'équipage, entièrement constitué par des indigènes.

« A la vérité, il y avait eu révolte, rixe, sans autre juge que le soleil et le vent, à l'ombre des voiles, après une traversée longue et tragique, des tempêtes, l'ivresse et la faim qui, sous les tropiques, transforment les hommes perdus en brutes sanguinaires.

« Les deux frères Hellebocque, Pierre et Etienne, se défendirent mal. Ils furent insolents envers les juges, se montrèrent bravaches comme des gentilshommes de fortune, fils d'anciens corsaires et aventuriers cyniques de la mer.

« Ils en avaient tant vu, que peu leur importait la justice des hommes.

« Ils échappèrent à l'échafaud, mais ce fut le

pénitencier de Cayenne pour le cadet, celui de Saint-Laurent-du-Maroni pour le vieux loup de mer qu'était l'aîné, Etienne.

« Ils y restèrent.

« L'un disparut lorsqu'il fut réhabilité. Il a dû mourir quelque part, dans un coin ignoré du vaste monde.

— Et l'autre?

— Le cadet? Pierre?

— Oui.

— Il est resté en Guyane?

— Pourquoi?

— C'est ici que se place le troisième personnage, Raton, que vous voyez dodeliner de la tête en fumant.

« Il fut le camarade de case et de travail de Pierre, pendant son temps de transportation. Et, dès les premiers jours, il raconta, en toute confiance et avec une sincérité qui frappa le bagnard, l'histoire du bateau, les coups de couteau, les meurtres, l'équipage ensanglanté et jeté à la mer par son frère et lui qui s'étaient défendus. Il dit l'horreur de la scène, le retour, l'arrestation un an après, sur dénonciation du cuisinier, le Maori, comme il l'appelait. Et toujours, inlassablement, il répétait : « Je suis innocent, Etienne aussi... »

— Mais, réhabilité, justice a été rendue?...

Attendez la fin, mon cher coureur des bois! Un jour, Raton glissa sur cet appontement, précisément, et tomba dans le fleuve. Pierre Hellebocque se jeta à l'eau, au secours du malheureux qui coulait à pic. Il le repêcha, mais au moment où Raton prenait pied sur la rive, une bande de requins de chasse se ruèrent sur le sauveteur qui, en quelques instants, sous les yeux du rescapé affolé, fut déchiqueté et disparut à jamais.

« On ne retrouva que le chapeau qu'il avait gardé et qui flottait sur l'eau.

« Raton, depuis, est resté dans une demi-inconscience. Toute sa vie a été abolie du coup. Il ne prononce que de rares paroles et cependant, dans la nuit de son cerveau, sont restés gravés les souvenirs de Pierre Hellebocque et il les résume par ces mots : les requins... le Maori... »

**

Une pirogue, montée par des Indiens Galibis et un prospecteur grelottant de fièvre, traversait le fleuve, venant du grand bois.

On pouvait distinguer, faisant escorte à la frêle embarcation, cinq ou six squales de belle dimension.

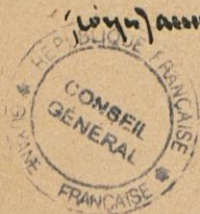
« Ils attendent le déjeuner, me dit mon camarade. On ne sait jamais! Un faux mouvement et la pirogue chavire. Alors! quel menu...

— Vous êtes sinistre.

— Vous vous étonnez encore, dans ce pays où tout croît, végète, meurt et renaît avec tragique rapidité. Tenez, écoutez Raton... »

Et le vieux bagnard répétait en suivant les gestes harmonieux et rythmiques des pagayeurs :

« Les requins... Les requins... Le Maori... »



TABLE

	Pages
<i>Au bout du monde</i>	7
<i>Samba, l'homme au doigt coupé</i>	49
<i>Le trésor inutile</i>	110
<i>Le cercueil</i>	118
<i>La pirogue</i>	123
<i>Le récidiviste</i>	131
<i>L'enfant perdu</i>	142
<i>La trace</i>	151
<i>Fanchon dit capucin</i>	159
<i>L'Arabe</i>	167
<i>Un soir à Demerara</i>	176
<i>Cha-cha</i>	183
<i>Le bourreau mécontent</i>	188
<i>Trans-Maroni</i>	195
<i>Le Maori</i>	203

GRIFAY, IMPRIMEUR
17, RUE CASTAGNARY, 17
:-: PARIS (XV^e ARR.) :-

ANDRÉ DELPEUCH

LIBRAIRE-ÉDITEUR

51, Rue de Babylone — PARIS (VII^e)

R. C. 227.836

Chèques postaux 496-89

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

H. DE BALZAC. Contes bruns	15 fr.
JULES BORELY. Mon plaisir au Maroc	12 »
LILLA EGGER. L'Ardente Escale, roman	12 »
GEORGES LE FÈVRE. Démolisseurs et Bâtisseurs. L'Effort français en Indo-Chine	10 »
HÉLÈNE PICARD. Pour un Mauvais Garçon, poème Édition originale sur Alfa avec un portrait	12 » 24 »
MAURICE BEAUBOURG. Les Colloques des Squares : Rousiqui - Catherine de Médicis	12 »
Édition originale sur Alfa	18 »
IRMA BOYER. La vierge Rouge : Louise Michel d'après des documents inédits, avec 4 portraits, préface d'Henri Barbusse	12 »

Illustrées

GABRIEL MOUREY. Fêtes Foraines : dessins de Quelvée	20 »
KIKOU-YAMATA. Les huit Renommées, dessins de Foujita	20 »
FRANZ TOUSSAINT. La Sultane de l'Amour, des- sins de Brodovitch	15 »
MARC ELDER. Gabriel-Belot, avec 40 reproductions dont 2 hors-texte en couleurs	30 »
EDMOND PILON, Constance Mayer, avec 16 repro- ductions hors-texte	20 »